

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

TIMON D'ATHÈNES

WILLIAM SHAKESPEARE

Tragédie — 1605

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

TIMON	221 rép.	DEUXIÈME BANDIT	4 rép.
APEMANTUS	103 rép.	SOLDAT	4 rép.
FLAVIUS	47 rép.	CUPIDON	3 rép.
ALCIBIADE	43 rép.	SEIGNEURS	3 rép.
PEINTRE	32 rép.	SECOND SERVITEUR	3 rép.
DEUXIÈME SEIGNEUR	30 rép.	TROISIÈME SERVITEUR	3 rép.
PREMIER SÉNATEUR	26 rép.	PREMIER SERVITEUR	3 rép.
PREMIER SEIGNEUR	24 rép.	SEMPRONIUS	3 rép.
SERVITEUR	16 rép.	TIMANDRA	3 rép.
CAPHIS	16 rép.	PHRYNÉ ET TIMANDRA	3 rép.
SERVITEUR DE LUCIUS	14 rép.	TROISIÈME BANDIT	3 rép.
DEUXIÈME SÉNATEUR	14 rép.	SÉNATEURS	3 rép.
FLAMINIUS	13 rép.	VENTIDIUS	2 rép.
TROISIÈME SEIGNEUR	12 rép.	SERVITEURS	2 rép.
TITUS	12 rép.	DEUXIÈME ÉTRANGER	2 rép.
VIEILLARD	11 rép.	UN SERVITEUR DE VARRON	2 rép.
LUCIUS	11 rép.	DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON	2 rép.
SERVILIUS	10 rép.	TROISIÈME SÉNATEUR	2 rép.
JOAILLIER	9 rép.	MESSAGER	2 rép.

SERVITEUR DE VARRON	9 rép.	DEUX SERVITEURS DE VARRON	1 rép.
FOU	9 rép.	PREMIÈRE DAME	1 rép.
MARCHAND	8 rép.	TOUTES LES DAMES	1 rép.
LUCULLUS	7 rép.	UN SERVITEUR	1 rép.
PHILOTUS	7 rép.	TOUS	1 rép.
TOUS LES VALETS	6 rép.	TOUS LES SEIGNEURS	1 rép.
SÉNATEUR	5 rép.	VALET DE VARRON	1 rép.
PAGE	5 rép.	TROISIÈME ÉTRANGER	1 rép.
HORTENSIVS	5 rép.	SERVITEURS DE VARRON	1 rép.
PREMIER SERVITEUR DE VARRON	5 rép.	SECOND SÉNATEUR	1 rép.
BANDITS	5 rép.	PREMIER ET DEUXIÈME SEIGNEURS	1 rép.
PREMIER BANDIT	5 rép.	QUELQUES CONVIVES	1 rép.
LUCILIUS	4 rép.	PHRYNÉ	1 rép.
PREMIER ÉTRANGER	4 rép.	DEUX SÉNATEURS	1 rép.
QUATRIÈME SEIGNEUR	4 rép.		

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	6
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Le palais de Timon à Athènes.)

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

— Bonjour, monsieur.

PEINTRE

Je suis charmé que vous soyez bien portant.

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

— Il y a longtemps que je ne vous ai vu. Comment va le monde ? 5

PEINTRE

— Il s'use, monsieur, à mesure qu'il croît en âge.

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

Oui, c'est chose bien connue. — Mais y a-t-il quelque rareté particulière, quelque étrangeté — qui ne compte encore que peu d'exemples ?... Voyez donc.

JOAILLIER

— Ô magie de la générosité ! tous ces esprits, c'est ton pouvoir — qui les a évoqués... Je connais ce marchand.

PEINTRE

— Je les connais tous deux ; l'autre est un joaillier.

10

MARCHAND

— Oh ! c'est un digne seigneur.

JOAILLIER

Oui, cela est bien certain.

MARCHAND

— Un homme incomparable, tenu, pour ainsi dire, en haleine — par une infatigable et continuelle bonté ; — un homme hors ligne.

JOAILLIER

J'ai ici un bijou.

MARCHAND

— Oh ! de grâce, faites-le voir... C'est pour le seigneur Timon, monsieur ?

15

JOAILLIER

— S'il veut en donner le prix. Mais pour ça...

JOAILLIER

le poète , déclamant.

JOAILLIER

﻿ Quand pour un salaire nous vantons le mal, ﻿ Cela ternit la gloire des plus heureux vers, ﻿ Consacrés justement à célébrer le bien...

MARCHAND

Il est d'une bonne forme.

JOAILLIER

Et riche : voyez quelle eau !

20

PEINTRE

— Vous êtes absorbé, monsieur, par quelque ouvrage, quelque dédicace — à notre grand patron.

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

Une chose échappée à ma rêverie ! — Notre poésie est comme la gomme qui dégoutte — du tronc nourricier. L'étincelle ne jaillit — du caillou que quand on le frappe ; mais notre noble flamme — naît d'elle-même et déborde comme le torrent, — emportant chaque obstacle... Qu'avez-vous-là ?

PEINTRE

— Un tableau, monsieur... Et quand paraît votre livre ?

PEINTRE

le poète .

25

PEINTRE

— Aussitôt ma présentation faite, monsieur. — Voyons votre travail.

PEINTRE

C'est un bon travail.

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

— En effet : voici qui s'enlève parfaitement.

PEINTRE

— C'est passable.

30

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

Admirable ! Que cette gracieuse figure — a une attitude parlante !
Quelle puissance mentale — rayonne dans ce regard ! Quelle vaste
imagination — fait mouvoir cette lèvre ! Tout muet qu'est ce geste,
— on pourrait l'interpréter.

PEINTRE

— C'est une parodie assez heureuse de la vie. — Voyez cette
touche ; est-elle bonne ?

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

J'ose dire — qu'elle en remontre à la nature : le souffle de l'art —
qui anime ces traits est plus vivant que la vie.

35

PEINTRE

On voit passer quelques sénateurs.

PEINTRE

— Comme le seigneur Timon est recherché !

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

— Les sénateurs d'Athènes !... Heureux homme !

PEINTRE

D'autres personnages passent.

40

PEINTRE

— Regardez, encore !

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

— Que voulez-vous dire ?

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

Je vais vous l'expliquer. — Vous voyez comme toutes les classes, tous les esprits — les plus superficiels et les plus légers, comme — les plus graves et les austères, offrent — leurs services au seigneur Timon : la grande fortune, — dont dispose sa bonne et gracieuse nature, — lui gagne, lui attache, lui asservit — tous les cœurs, de- 45 puis le flatteur à la face miroitante — jusqu'à cet Apemantus qui n'aime rien autant — que s'abhorrer lui-même : il n'est pas jusqu'à celui-là qui ne plie — le genou devant Timon, heureux s'il s'en retourne — enrichi d'un sourire.

PEINTRE

Je les ai vus causer ensemble.

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

— Monsieur, j'ai représenté la fortune trônant — sur une haute et riante colline. À la base de la montagne — sont rangés tous les mérites, les êtres de tous genres — qui, au sein de cette sphère, s'évertuent — à relever leur condition. Dans cette foule — dont les regards sont fixés sur cette souveraine, — je montre un personnage ayant les traits de Timon ; — d'un signe de sa main d'ivoire la Fortune l'appelle à elle, — et par cette faveur subite change en serviteurs et en esclaves — tous ses rivaux.

PEINTRE

C'est conçu grandement. — Ce trône, cette fortune, cette hauteur, — puis cet homme choisi d'un signe dans cette tourbe infime, — s'élançant, tête baissée, sur la côte escarpée — à l'escalade de son bonheur, il me semble que tout cela serait parfaitement rendu — dans notre art.

PEINTRE

le poète .

50

PEINTRE

Mais, monsieur, écoutez-moi jusqu'au bout. — Tous ceux qui naguère étaient ses égaux, — voire même ses supérieurs, aussitôt —

s'attachent à ses pas, encombrant ses antichambres, — versent à son oreille l'encens de leurs murmures, — sanctifient jusqu'à son étrier et n'aspirent que par lui — l'air libre.

PEINTRE

Soit ! eh bien, après ?

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

— Lorsque la fortune, par un capricieux changement d'humeur, rejette à bas son favori d'hier, tous ces clients — qui s'évertuaient derrière lui à gravir la montagne — sur les genoux et sur les mains, le laissent rouler en bas, — sans qu'aucun l'accompagne dans son déclin.

PEINTRE

C'est chose commune. — Je puis exposer mille peintures allégoriques — qui représenteront ces brusques revers de fortune — plus puissamment que des paroles. N'importe, vous faites bien — 55
de montrer au seigneur Timon que les petits ont vu déjà — culbuter les grands.

TIMON

Il est emprisonné, dites-vous ?

TIMON

Noble Ventidius ! allons, — je ne suis pas d'un acabit à abandonner — mon ami dans le besoin. Je le tiens — pour un gentilhomme fort digne d'être secouru : — il le sera. Je paierai la dette et le délivrerai.

SERVITEUR

— Il est pour toujours obligé à Votre Seigneurie.

TIMON

— Recommandez-moi à lui ; je vais envoyer sa rançon ; — et, dès qu'il sera élargi, dites-lui de venir me voir. — Ce n'est pas assez de relever le faible, — il faut le soutenir ensuite... Adieu.

SERVITEUR

Toute prospérité à Votre Honneur !

60

SERVITEUR

Il sort.

VIEILLARD

— Seigneur Timon, daigne m'entendre.

TIMON

Volontiers, bon père.

VIEILLARD

— Tu as un serviteur nommé Lucilius ?

TIMON

Oui, après ?

65

VIEILLARD

— Très-noble Timon, fais venir cet homme devant toi .

TIMON

— Est-il ici, ici ?... Lucilius !

LUCILIUS

— Me voici aux ordres de Votre Seigneurie.

VIEILLARD

— Cet homme, ta créature, seigneur Timon, — fréquente ma maison nuitamment. Je suis un mortel — ayant eu de tout temps du goût pour le profit ; — et ma fortune mérite un héritier plus opulent — qu’une espèce qui tient un tranchoir.

TIMON

Bien ; où veux-tu en venir ?

70

VIEILLARD

— J’ai pour toute famille une fille unique — à qui je puis transmettre tout ce que j’ai. — L’enfant est jolie, jeune autant que peut l’être une fiancée, — et je lui ai donné à grands frais — la meilleure éducation. Cet homme qui t’appartient — ose prétendre à son amour : veuille donc, noble seigneur, — te joindre à moi pour lui défendre de la visiter ; — moi, j’ai parlé en vain.

TIMON

C'est un honnête homme.

VIEILLARD

— Qu'il le soit tant qu'il voudra, Timon. — Il trouve dans son honnêteté même une récompense suffisante, — sans que ma fille en soit l'appoint.

TIMON

L'aime-t-elle ?

VIEILLARD

Elle est jeune et tendre. — L'expérience de nos propres passions nous apprend — de quelle légèreté est la jeunesse.

75

TIMON

Aimez-vous la jeune fille ?

LUCILIUS

— Oui, mon bon seigneur, et elle m'agrée.

VIEILLARD

— Si elle se marie sans mon consentement, — j'en prends les dieux à témoin, je choisirai — pour héritier un des mendiants de ce monde, — et je la déposséderai.

TIMON

Quelle doit être sa dot, — si elle épouse un mari sortable ?

VIEILLARD

— Trois talents, pour le présent ; et plus tard tout ce que j'ai. 80

TIMON

— Ce gentilhomme m'a servi longtemps ; — pour fonder sa fortune, je veux faire un petit sacrifice, — car c'est un devoir d'humanité...
Accordez-lui votre fille : — la dotation qu'il aura de moi fera contre-poids à la dot qu'elle aura de vous, — et je rétablirai l'équilibre entre lui et elle.

VIEILLARD

Très-noble seigneur, — engagez-vous à cela sur l'honneur, et elle est à lui.

TIMON

— À toi ma main ; c'est une promesse d'honneur !

LUCILIUS

— Je remercie humblement Votre Seigneurie. — Désormais, je le déclare, — tout ce que je puis avoir de richesse et de fortune, je vous le dois.

LUCILIUS

Sortent Lucilius et le Vieillard. 85

LUCILIUS

le poète , présentant un manuscrit à Timon.

LUCILIUS

— Daignez agréer mon travail, et vive Votre Seigneurie !

TIMON

— Je vous remercie ; vous aurez de mes nouvelles tout à l'heure : — ne partez pas.

TIMON

Au peintre.

PEINTRE

— Une peinture que je supplie — Votre Seigneurie d'accepter. 90

TIMON

La peinture est la bienvenue. — Le portrait, c'est presque l'homme réel ; car depuis que l'infamie trafique de la nature de l'homme, — l'homme est tout extérieur. Ces figures tracées au pinceau sont — effectivement ce qu'elles représentent. J'aime votre œuvre — et vous reconnaîtrez que je l'aime : attendez ici — que je vous donne de mes nouvelles.

PEINTRE

Les dieux vous préservent !

TIMON

— Salut, messieurs ! donnez-moi votre main. — Nous dînerons ensemble, il le faut.

TIMON

Au joaillier.

TIMON

Monsieur, votre bijou — a été accablé par les appréciateurs.

95

JOAILLIER

Quoi, monseigneur ? aurait-il été déprécié ?

TIMON

— Il a été écrasé d'éloges. — Si je le payais au prix que fixe l'enthousiasme, — je me ruinerais entièrement.

JOAILLIER

Monseigneur, il n'est estimé — que selon sa valeur commerciale. Mais vous savez bien — que des objets de même prix, en changeant de possesseurs, — changent de valeur. Croyez-le bien, cher seigneur, — vous rehaussez le bijou que vous portez.

TIMON

La bonne plaisanterie !

MARCHAND

— Non, monseigneur ; il exprime le sentiment général — en disant ce que tous disent.

100

TIMON

— Voyez qui vient ici...

TIMON

Voulez-vous être morigénés ?

JOAILLIER

— Nous supporterons ce que supporte Votre Seigneurie.

MARCHAND

Il n'épargnera personne.

TIMON

— Bonjour, aimable Apemantus.

105

APEMANTUS

— Je te rendrai ton bonjour, alors que je serai aimable. — Ce qui arrivera quand tu seras le chien de Timon et que ces coquins seront honnêtes.

TIMON

— Pourquoi les traites-tu de coquins ? Tu ne les connais pas.

APEMANTUS

— Sont-ils pas Athéniens ?

TIMON

Oui.

APEMANTUS

Alors je ne me rétracte pas.

110

JOAILLIER

Vous me reconnaissez, Apemantus.

APEMANTUS

Tu reconnais que je te reconnais : je t'ai appelé par ton nom.

TIMON

Tu es bien fier, Apemantus.

APEMANTUS

Fier avant tout de ne pas ressembler à Timon.

TIMON

Où vas-tu ?

115

APEMANTUS

Rompre la cervelle d'un honnête Athénien.

TIMON

C'est un acte pour lequel tu mourras.

APEMANTUS

Oui, si on encourt la mort à frapper le néant.

TIMON

Comment trouves-tu ce tableau, Apemantus ?

APEMANTUS

Son plus grand mérite est d'être innocent.

120

TIMON

Celui qui l'a peint, n'est-il pas habile ?

APEMANTUS

Plus habile encore est celui qui a fait le peintre ; et pourtant il a fait là un sale ouvrage.

PEINTRE

Vous êtes un chien.

APEMANTUS

Ta mère est de mon espèce : qu'est-elle, si je suis un chien ?

TIMON

Veux-tu dîner avec moi, Apemantus ?

125

APEMANTUS

Non : je ne dévore pas les seigneurs.

TIMON

Si tu les dévorais, tu fâcherais ces dames.

APEMANTUS

Oh ! elles les dévorent elles-mêmes : c'est ce qui leur donne de gros ventres.

TIMON

Voilà une remarque graveleuse.

APEMANTUS

C'est ainsi que tu la prends ! Garde-la pour ta peine.

130

TIMON

Aimes-tu ce joyau, Apemantus ?

APEMANTUS

Moins que la sincérité qui ne coûte pas une obole à l'homme.

TIMON

Que penses-tu qu'il vaille ?

APEMANTUS

Pas même la peine que j'y pense... Que dis-tu, poète ?

APEMANTUS

le poète .

135

APEMANTUS

Que dis-tu, philosophe ?

APEMANTUS

Tu mens.

APEMANTUS

le poète .

APEMANTUS

Es-tu pas philosophe ?

APEMANTUS

Oui.

140

APEMANTUS

le poète .

APEMANTUS

Je ne mens donc pas.

APEMANTUS

Es-tu pas poète ?

APEMANTUS

le poète .

APEMANTUS

Oui.

145

APEMANTUS

Alors tu mens. Vois ton dernier ouvrage, où dans une fiction tu le représentes comme un digne homme.

APEMANTUS

Il montre Timon.

APEMANTUS

le poète .

APEMANTUS

Ce n'est pas une fiction, Timon est ainsi.

APEMANTUS

Oui, il est digne de toi, et digne de te payer pour ta peine. Qui aime être flatté, est digne du flatteur. Cieux ! si j'étais un seigneur ! 150

TIMON

Eh bien, que ferais-tu, Apemantus ?

APEMANTUS

Ce qu'Apemantus fait aujourd'hui : je haïrais de toute mon âme un seigneur.

TIMON

Quoi ! tu te haïrais toi-même !

APEMANTUS

Oui.

TIMON

Pourquoi ?

155

APEMANTUS

Pour avoir dans une folle boutade souhaité d'être seigneur ! Es-tu pas marchand ?

MARCHAND

Oui, Apemantus.

APEMANTUS

Que le négoce fasse ta ruine, si les dieux ne la veulent pas.

MARCHAND

Si le négoce la fait, c'est que les dieux la veulent.

APEMANTUS

Le négoce est ton dieu : que ton dieu te ruine !

160

APEMANTUS

Les trompettes sonnent.

TIMON

— Qu'annonce cette trompette ?

SERVITEUR

Alcibiade et une vingtaine de cavaliers — de sa société.

TIMON

— Allez les recevoir, je vous prie, et guidez-les jusqu'à nous.

TIMON

Des gens de la suite sortent.

165

TIMON

— Vous dînerez avec moi, il le faut... Vous, ne partez pas — que je ne vous aie remercié, et, le dîner fini, — montrez-moi cette pièce...
Je suis heureux de vous voir tous.

TIMON

— Vous êtes le très-bien venu, messire !

TIMON

Ils se saluent.

APEMANTUS

Oui, oui, c'est cela ! — Puisse la courbature contracter et épuiser vos souples jarrets ! — Quoi ! si peu de sympathie entre ces faquins doux, — et tant de courtoisie !... L'homme dégénère — en babouin et en singe.

ALCIBIADE

— Messire, vous m'aviez affamé de votre vue, et je m'en rassasie
— avidement.

170

TIMON

Vous êtes le très-bien venu, messire. — Avant de nous séparer, nous passerons un temps généreux — en plaisirs variés... Entrons, je vous prie.

TIMON

Tous sortent, excepté Apemantus.

PREMIER SEIGNEUR

Quelle heure est-il, Apemantus ?

APEMANTUS

L'heure d'être honnête.

PREMIER SEIGNEUR

Il est toujours cette heure-là.

175

APEMANTUS

Tu n'en es que plus réprouvé de la manquer toujours.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Tu vas au banquet du seigneur Timon ?

APEMANTUS

Oui, pour voir la viande remplir des coquins et le vin échauffer des sots.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Salut ! salut !

APEMANTUS

Tu es un sot de m'envoyer deux saluts.

180

DEUXIÈME SEIGNEUR

Pourquoi, Apemantus ?

APEMANTUS

Tu aurais du en garder un pour toi-même, car tu n'en obtiendras pas un seul de moi.

PREMIER SEIGNEUR

Va te faire pendre.

APEMANTUS

Non, je ne veux rien faire sur ton injonction : adresse tes requêtes à ton ami.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Va-t'en, chien incorrigible, ou je te chasse d'ici.

185

APEMANTUS

Je vais fuir, comme un chien, la ruade de l'âne.

APEMANTUS

Il sort.

PREMIER SEIGNEUR

— Il est l'ennemi de l'humanité... Eh bien, entrerons-nous — pour savourer les magnificences de Timon ? Il dépasse — en magnanimité la bienfaisance même.

PREMIER SEIGNEUR

Il porte l'âme la plus noble — qui ait jamais gouverné un homme.

DEUXIÈME SEIGNEUR

— Puisse-t-il vivre longtemps prospère ! Entrerons-nous ?

190

PREMIER SEIGNEUR

— Je vous accompagne.

PREMIER SEIGNEUR

Ils sortent.

PREMIER SEIGNEUR

‌

SCÈNE II

(La salle du festin dans le palais de Timon.)

VENTIDIUS

— Très honoré Timon, il a plu aux dieux de se souvenir de l'âge de mon père — et de l'appeler au long repos. — Il est parti heureux et m'a laissé riche. — Aussi, comme votre générosité en fait un devoir

— à ma reconnaissance, je viens vous rendre, — doublés de mes actions de grâces et de mon dévouement, les talents dont le prêt — m’a rendu la liberté.

VENTIDIUS

Noble esprit !

195

VENTIDIUS

Tous les convives restent debout, regardant Timon d’un air cérémonieux.

TIMON

Ah ! messeigneurs, la cérémonie — n’a été inventée — que pour jeter un lustre sur des actes superficiels, sur une creuse hospitalité, — sur une bienveillance hypocrite qui se repent avant de s’être manifestée. — Mais là où est l’amitié véritable, à quoi bon ? — Asseyez-vous, je vous prie. Vous êtes plus chers à ma fortune — qu’elle ne m’est chère elle-même.

TIMON

Tous prennent place à table.

PREMIER SEIGNEUR

— Monseigneur, c’est ce que nous avons toujours confessé.

APEMANTUS

— Ho ! ho ! vous avez donc fait votre confession, pendants !

200

TIMON

— Ah ! Apemantus !... vous êtes le bienvenu.

APEMANTUS

Non, — je n'entends pas être le bienvenu ici : — je viens pour que tu me jettes à la porte.

TIMON

— Fi ! tu es un rustre ; tu as contracté là une humeur — qui ne sied pas à un homme, et c'est fort blâmable. — On dit, messeigneurs, ira furor brevis est , — mais cet homme-là est toujours en colère. — Al-lons, qu'on lui donne une table à part ; — car il n'aime pas la compagnie. — et il n'est vraiment pas fait pour elle.

APEMANTUS

Soit ! je resterai à tes risques et périls, Timon ; je viens pour observer, je t'en avertis.

TIMON

Je ne fais pas attention à toi. Tu es Athénien, donc le bienvenu.
Moi-même je ne veux avoir ici aucune autorité ; je t'en prie, que 205
mon dîner au moins te ferme la bouche.

APEMANTUS

— Je fais fi de ton dîner : il m'étoufferait puisque — je ne voudrais pas te flatter... Ô dieux ! que de gens — dévorent Timon, et il ne les voit pas ! — Je souffre de voir tant d'êtres acharnés — à la curée d'un seul homme ; et, pour comble de folie, — c'est lui qui les y anime. — Je m'étonne que les hommes osent se fier aux hommes ;

— à mon avis, les invités ne devraient pas avoir de couteaux ; — ce serait une économie pour la table et un surcroît de sécurité pour les existences. — Il y a maint exemple de cela : le camarade qui, — ainsi placé près de son hôte, rompt le pain avec lui, et lui fait raison — en avalant son reste, — sera le premier à le tuer ; la chose est prouvée. — Moi, si j'étais un gros personnage, je craindrais de boire à table, — de peur de laisser voir le défaut de mon sifflet. — Les grands ne devraient boire que munis d'un gorgerin.

TIMON

— Monseigneur, bien volontiers ; et que cette santé aille à la ronde.

DEUXIÈME SEIGNEUR

— Faites-la couler par ici, mon bon seigneur !

APEMANTUS

GRÂCES DITES PAR APEMANTUS.

APEMANTUS

Dieux immortels, je n'implore pas la richesse ; Je ne prie pour nul autre que pour moi. Faites que je ne sois jamais assez fou Pour me fier à un homme sur son serment ou sa signature, À une courtisane, sur ses larmes, À un chien qui semble endormi, À un ²¹⁰ geôlier pour ma délivrance, Ou à mes amis dans mon besoin. Amen. Bon appétit. La richesse est péché, et je mange des racines.

APEMANTUS

Il boit et mange.

APEMANTUS

Bonne chance à ton bon cœur, Apemantus !

TIMON

Capitaine Alcibiade, votre cœur est sur le champ de bataille à présent.

ALCIBIADE

Mon cœur est toujours à votre service, monseigneur.

TIMON

Vous aimeriez mieux être à un déjeuner d'ennemis qu'à un dîner d'amis. 215

ALCIBIADE

Quand ils sont tout saignants, monseigneur, il n'est pas de mets comparable à celui-là ; c'est un festin que je souhaiterais à mon meilleur ami.

APEMANTUS

Aussi voudrais-je que tous ces flatteurs fussent tes ennemis, afin que tu pusses les tuer et m'inviter au régal.

TIMON

Oh ! n'en doutez pas, mes bons amis, les dieux eux-mêmes ont décidé que je serais un jour puissamment assisté par vous : autrement pourquoi seriez-vous mes amis ? Pourquoi, entre mille, auriez-vous reçu ce titre affectueux, si vous n'apparteniez pas spécialement à mon cœur ? Je me suis dit à moi-même plus de bien de vous que

vous ne pouvez modestement en dire vous-mêmes ; si grande est ma confiance en vous ! Ô dieux, ai-je pensé, qu'aurions-nous besoin d'amis, si nous ne devions jamais avoir besoin d'eux ? Ce seraient les créatures du monde les plus inutiles, si jamais nous n'étions dans le cas de recourir à eux : ils ressembleraient fort à ces instruments harmonieux, enveloppés de leurs étuis, qui gardent leurs sons pour eux-mêmes. Même, j'ai souvent souhaité de m'appauvrir pour pouvoir me rattacher plus étroitement à vous. Nous sommes nés pour faire le bien ; et quelle chose pouvons-nous appeler nôtre plus justement, plus raisonnablement que la fortune de nos amis ? Oh ! quelle précieuse garantie c'est pour nous de pouvoir, comme des frères, disposer mutuellement de nos richesses !

TIMON

Il pleure.

TIMON

Ô joie noyée avant même d'être née ! Mes yeux ne peuvent retenir leurs larmes : pour faire oublier leur faute, je bois à vous. 220

APEMANTUS

Tu pleures pour les faire boire, Timon.

DEUXIÈME SEIGNEUR

La joie a eu dans nos yeux une naissance semblable, — et la voilà qui apparaît, comme un enfant, au milieu des larmes.

APEMANTUS

Ho ! ho ! je ris à la pensée que cet enfant-là est bâtard.

TROISIÈME SEIGNEUR

Je vous assure, monseigneur, que vous m'avez beaucoup ému.

APEMANTUS

Beaucoup !

225

APEMANTUS

La trompette sonne.

TIMON

Que signifie cette fanfare ?... Eh bien ?

SERVITEUR

Ne vous déplaîse, monseigneur, il y a là plusieurs dames qui désirent fort être admises.

TIMON

Des dames ? que veulent-elles ?

SERVITEUR

Elles sont devancées par un courrier, monseigneur, qui est chargé de signifier leurs intentions.

230

TIMON

Faites-les entrer, je vous prie.

CUPIDON

— Salut à toi, digne Timon et à tous ceux — qui savourent tes libéralités... Les cinq sens — te reconnaissent pour leur patron, et sont venus spontanément — rendre grâces à ton cœur généreux. — L'ouïe, le goût, le tact, l'odorat, se lèvent ravis de ta table ; — mes compagnes ne viennent maintenant que pour rassasier tes yeux.

TIMON

Toutes sont les bienvenues : qu'on leur fasse le plus gracieux accueil. — Que la musique les salue.

TIMON

Cupidon sort.

PREMIER SEIGNEUR

Vous voyez, monseigneur, combien vous êtes aimé.

235

APEMANTUS

— Hé ! quelle irruption de frivolités ! — elles dansent ! ce sont des femmes folles ! — la gloire de cette vie n'est qu'une folie, — de même que toute cette pompe, comparée à un peu d'huile et de racines. — Nous nous faisons insensés, pour nous récréer ; — nous prodiguons la flatterie pour qu'un homme nous donne à boire ; — et ce qu'il nous donne nous le lui rendons sur ses vieux jours — en mépris et en acrimonie venimeuse. — Quel être vit, qui ne corrompe ou ne soit corrompu ? — Quel être meurt, qui n'emporte à sa tombe une rebuffade — de ses amis ? — Je craindrais que ceux qui dansent en ce moment devant moi, — ne me missent un jour sous leurs pieds. Cela s'est vu. — Les hommes ferment leur porte au soleil couchant.

TIMON

— Combien vous avez orné nos plaisirs, belles dames ! — En prêtant vos grâces à notre fête, — vous en avez doublé la beauté et l'agrément ; — en l'exécutant avec tant de talent et d'éclat, — vous m'avez enchanté de ma propre idée. — J'ai à vous remercier.

PREMIÈRE DAME

Monseigneur, vous nous traitez avec une excessive indulgence.

TIMON

— Mesdames, une menue collation — vous attend. Daignez y faire honneur.

TOUTES LES DAMES

— En vous rendant grâces, monseigneur.

240

TOUTES LES DAMES

Cupidon et les amazones sortent.

TIMON

Flavius !

FLAVIUS

— Monseigneur !

TIMON

Apporte-moi le petit coffret.

FLAVIUS

— Oui, monseigneur.

245

FLAVIUS

À part.

FLAVIUS

Encore des bijoux ! — Pas moyen de le contredire en cette humeur-là : — sans quoi, je lui déclarerais... Oui, ma foi, je le devrais. — Quand tout sera dépensé, il regrettera alors de n'avoir pas été contredit. — Quel dommage que la générosité n'ait pas d'yeux par derrière ! — l'homme ne serait jamais victime de son cœur.

FLAVIUS

Il sort et revient avec le coffret.

PREMIER SEIGNEUR

Où sont nos gens ?

UN SERVITEUR

Ici, monseigneur, à vos ordres.

250

DEUXIÈME SEIGNEUR

— Nos chevaux !

TIMON

Oh ! mes amis, j'ai un mot — à vous dire... Tenez, monseigneur, — j'ai une prière à vous faire : faites-moi l'honneur — d'ennobler ce bijou : acceptez-le et portez-le, mon cher seigneur.

PREMIER SEIGNEUR

— Je suis déjà tellement comblé par vous.

Tous

Nous le sommes tous.

SERVITEUR

— Monseigneur, plusieurs nobles du sénat — viennent de mettre
pied à terre pour vous faire visite. 255

TIMON

— Ils sont les très-bien venus.

FLAVIUS

Je conjure Votre Seigneurie — de daigner m'entendre, sur un sujet qui la touche de près.

TIMON

— De près ? Alors je t'écouterai dans un autre moment. — Je t'en prie, prépare tout pour fêter les nouveaux venus.

FLAVIUS

Je ne sais guère comment.

SECOND SERVITEUR

— Sous le bon plaisir de Votre Honneur, le seigneur Lucius — vous offre, comme un hommage spontané de son amitié, — 260
quatre chevaux blancs comme le lait, harnachés d'argent.

TIMON

— Je les accepte volontiers : que ce présent — soit dignement reconnu.

TIMON

— Je chasserai avec lui. Qu'on reçoive ce cadeau, — mais non sans une convenable réciprocité.

FLAVIUS

Comment cela finira-t-il ? — Il nous ordonne de faire des préparatifs et de donner de somptueux présents, — le tout avec un coffre vide. — Il ne veut pas savoir l'état de sa bourse, ni me permettre — de lui démontrer à quelle pénurie est réduite sa générosité, — désormais impuissante à satisfaire ses désirs. — Ses promesses dépassent tellement ses ressources, — que tout ce qu'il dit l'endette ; il doit davantage — à chaque mot ; il est si bon que maintenant il paie les intérêts de sa bonté ; — ses terres sont toutes hypothéquées. Ah ! je voudrais — être doucement congédié de mon office, avant d'en être chassé par la force des choses. — Mieux vaut n'avoir pas d'amis à fêter — qu'avoir ainsi des amis pires que des ennemis ! — Le cœur me saigne pour mon maître.

FLAVIUS

Il sort.

TIMON

Vous vous faites — injure à vous-mêmes, en ravalant à ce point
votre mérite.

265

TIMON

Offrant un bijou à l'un d'eux.

TIMON

Voici, monseigneur, un menu souvenir de notre amitié.

DEUXIÈME SEIGNEUR

— Je le reçois avec une reconnaissance qui n'est certes pas banale.

TROISIÈME SEIGNEUR

— Oh ! il est l'âme même de la générosité.

DEUXIÈME SEIGNEUR

— Pour cela, monseigneur, excusez-moi, je vous en conjure.

270

TIMON

— Vous pouvez me prendre au mot, monseigneur. Je sais que nul ne
peut louer sincèrement que ce qu'il goûte. — Or, le goût de mon
ami m'est aussi sacré que le mien même ; — je vous le dis franche-
ment... J'irai vous voir.

TOUS LES SEIGNEURS

Nul ne sera aussi bienvenu.

TIMON

— Toutes vos visites sont si particulièrement — agréables à mon cœur que je ne saurais jamais vous donner assez : — il me semble que je pourrais distribuer des royaumes à mes amis, — sans jamais me lasser.

TIMON

Offrant un joyau splendide à Alcibiade.

TIMON

Alcibiade, — tu es soldat, par conséquent peu riche ; — c'est donc charité que te donner : car tu ne vis — que sur des morts ; et toutes tes terres — sont des champs de bataille. 275

ALCIBIADE

Oui, des terres en friche, monseigneur.

PREMIER SEIGNEUR

— Nous vous sommes si loyalement attachés.

TIMON

Et moi — à vous !

DEUXIÈME SEIGNEUR

Si infiniment dévoués.

TIMON

— Tout à vous !... Des lumières ! des lumières encore ! 280

PREMIER SERVITEUR

— Que le bonheur le plus pur, l'honneur et la fortune — soient sans cesse avec vous, seigneur Timon.

TIMON

Toujours au service de mes amis !

TIMON

Tous sortent, excepté Timon et Apemantus.

APEMANTUS

Quel remue-ménage céans ! — Que de têtes courbées, que de derrières en saillie ! — Je doute que ces jarrets inclinées vaillent les sommes — dont on les paie. Que de lie dans ces amitiés ! — Il me semble qu'un cœur faux ne devrait pas avoir le jarret ferme. — Voilà donc comment d'honnêtes imbéciles dépensent tout leur bien pour des révérences.

TIMON

— Ah ! Apemantus, si tu n'étais pas si maussade, — je serais généreux envers toi.

285

APEMANTUS

Non, je ne veux rien. Car — si, moi aussi, je me laissais corrompre, il ne resterait plus personne — pour récriminer contre toi, et tu n'en pécherais que plus vite. — Tu donnes depuis si longtemps, Timon, que, j'en ai peur, — tu finiras par te donner toi-même sur papier ! — À quoi bon ces fêtes, ces pompes et ces vaines magnificences ?

TIMON

Ah ! — si tu commences à déblatérer contre la société, — je jure de ne pas te prêter attention... — Adieu, reviens avec une musique meilleure.

TIMON

Il sort.

APEMANTUS

Soit ! — tu ne veux plus m'entendre à présent ; — eh bien, tu ne m'entendras plus ; je te fermerai — le ciel. Oh ! pourquoi faut-il que les oreilles des hommes — soient sourdes au conseil, et non à la flatterie !

APEMANTUS

Il sort.

290

APEMANTUS

‌

SCÈNE III

(La maison d'un sénateur à Athènes.)

SÉNATEUR

Et dernièrement cinq mille à Varron ; à Isidore, — il en doit neuf mille ; ce qui, joint aux sommes déjà prêtées par moi, — fait vingt-cinq mille... Et toujours sa fièvre — de prodigalité furieuse ! Cela ne peut durer ; cela ne durera pas. — Si j'ai besoin d'or, je n'ai qu'à vo-

ler le chien d'un mendiant, — et à le donner à Timon ; vite ce chien bat monnaie. — Si je veux vendre mon cheval et en acheter vingt autres — meilleurs, eh bien, je donne mon cheval à Timon, — sans rien demander : aussitôt donné, il me met bas sur-le-champ — un tas de chevaux excellents. Pas de portier sur le seuil, — mais un homme qui sourit et invite sans cesse — tous ceux qui passent. Cela ne peut durer. La raison — ne saurait croire solide une telle situation... Caphis ! holà ! — Caphis ! allons !

CAPHIS

Voici, monsieur ! quel est votre bon plaisir ?

CAPHIS

J'y vais, monsieur.

SÉNATEUR

J'y vais, monsieur !... Eh ! emportez les billets — et tenez compte des dates.

295

CAPHIS

Oui, monsieur.

SÉNATEUR

Partez.

SÉNATEUR

Ils sortent.

SÉNATEUR

‌

SCÈNE IV

(Dans le palais de Timon.)

CAPHIS

Bonsoir, Varron. Ah ça , — venez-vous pour de l'argent ?

300

SERVITEUR DE VARRON

N'est-ce pas aussi ce qui vous amène ?

CAPHIS

Oui... Et vous aussi, Isidore ?

CAPHIS

le serviteur d'isidore.

CAPHIS

En effet.

CAPHIS

— Pussions-nous être tous payés !

305

SERVITEUR DE VARRON

J'en doute.

CAPHIS

Voici le seigneur du lieu.

TIMON

— Aussitôt le dîner fini, nous nous remettrons en campagne, —
mon Alcibiade.

TIMON

À Caphis, qui s'avance un papier à la main.

TIMON

Pour moi ! Que me voulez-vous ?

310

CAPHIS

— Monseigneur, voici une note de certains arrérages.

TIMON

— Des arrérages ! d'où êtes-vous ?

CAPHIS

D'ici, d'Athènes, monseigneur.

TIMON

— Adressez-vous à mon intendant.

CAPHIS

— N'en déplaise à Votre Seigneurie, il m'a remis — de jour en
jour tout ce mois. — Mon maître est poussé par de graves cir-

315

constances — à réclamer son bien, et vous prie humblement — de faire honneur à votre noble caractère — en lui restituant son dû.

TIMON

Mon honnête ami, — reviens me voir demain matin, je te prie.

CAPHIS

— Mais, mon bon seigneur...

TIMON

Contiens-toi, mon bon ami.

SERVITEUR DE VARRON

— Le serviteur d'un certain Varron, mon bon seigneur.

SERVITEUR DE VARRON

le serviteur d'isidore , s'avançant.

320

SERVITEUR DE VARRON

De la part d'Isidore : — il vous prie humblement de payer sans délai...

CAPHIS

— Si vous saviez, monseigneur, les besoins de mon maître...

SERVITEUR DE VARRON

— Ceci est dû sous peine de saisie, monseigneur, depuis six semaines et au delà.

SERVITEUR DE VARRON

le serviteur d'isidore.

SERVITEUR DE VARRON

— Votre intendant m'ajourne sans cesse, monseigneur, — et je suis envoyé expressément à Votre Seigneurie.

325

TIMON

Laissez-moi respirer... — Je vous en conjure, mes bons seigneurs, allez devant ; — je vous rejoins à l'instant.

TIMON

Alcibiade et les seigneurs sortent.

TIMON

À Flavius.

TIMON

Approchez, je vous prie. — Que se passe-t-il donc ? Pourquoi suis-je assailli — par toutes ces réclamations de billets en souffrance — et de dettes arriérées, — au préjudice de mon bonheur ?

FLAVIUS

Excusez, messieurs, — le moment est inopportun pour cette affaire ; — ajournez vos exigences jusque après-dîner, — que je puisse faire comprendre à Sa Seigneurie — pourquoi vous n'êtes pas payés.

330

TIMON

Faites cela, mes amis.

TIMON

À Flavius.

TIMON

— Veille à ce qu'ils soient bien traités.

TIMON

Sort Timon.

FLAVIUS

Suivez-moi, je vous prie.

335

FLAVIUS

Sort Flavius.

CAPHIS

Arrêtez, arrêtez, voici le fou qui vient avec Apemantus ; amusons-nous un peu avec eux.

SERVITEUR DE VARRON

À la potence ! il va nous injurier.

SERVITEUR DE VARRON

le serviteur d'isidore.

SERVITEUR DE VARRON

Peste soit de lui, le chien !

340

SERVITEUR DE VARRON

Comment vas-tu, fou ?

APEMANTUS

Est-ce que tu tiens dialogue avec ton ombre ?

SERVITEUR DE VARRON

Ce n'est pas à toi que je parle.

APEMANTUS

Non, c'est à toi-même.

APEMANTUS

Au fou.

345

APEMANTUS

Partons.

APEMANTUS

le serviteur d'isidore , montrant Apemantus au serviteur de Var-
ron.

APEMANTUS

Voilà déjà le fou sur ton dos.

APEMANTUS

Non ; tu es sur tes jambes, tu n'es pas sur lui, que je sache.

CAPHIS

Qui est le fou, à présent ?

350

APEMANTUS

Celui qui le demande... Pauvres gueux, valets d'usuriers, entremetteurs entre l'or et le besoin !

TOUS LES VALETS

Que sommes-nous, Apemantus ?

APEMANTUS

Des ânes.

TOUS LES VALETS

Pourquoi ?

APEMANTUS

Parce que vous me demandez ce que vous êtes, et que vous ne vous connaissez pas vous-même... Parle-leur, fou.

355

Fou

Comment allez-vous, messieurs ?

TOUS LES VALETS

Grand merci, bon fou. Comment va votre maîtresse ?

Fou

Elle a toujours de l'eau bouillante pour échauder des poulets
comme vous... Ah ! si nous pouvions vous voir à Corinthe

Fou

!

APEMANTUS

Bon ! Grand merci !

360

Fou

Tenez, voici venir le page de ma maîtresse.

PAGE

Eh bien, capitaine ? que faites-vous dans cette sage compagnie ?
Comment vas-tu, Apemantus ?

APEMANTUS

Que n'ai-je une fêrule dans la bouche pour pouvoir te répondre
utilement !

PAGE

Je t'en prie, Apemantus, lis-moi l'adresse de ces lettres ; je ne les
distingue pas.

APEMANTUS

Tu ne sais pas lire ?

365

PAGE

Non.

APEMANTUS

Alors la science ne perdra pas grand'chose le jour où tu seras pendu. Ceci est pour le seigneur Timon ; ceci pour Alcibiade. Va, tu es né bâtard et tu mourras maquereau.

PAGE

Toi, une chienne t'a mis bas et tu mourras de faim, comme un chien. Ne réplique pas, je me sauve.

PAGE

Le page sort en courant.

APEMANTUS

Comme tu te sauves de la vertu, à toutes jambes... Fou, j'irai avec vous chez le seigneur Timon.

370

FOU

Me laisserez-vous là ?

APEMANTUS

Si Timon est chez lui... Vous trois, vous servez trois usuriers.

TOUS LES VALETS

Oui. Que ne sommes-nous servis par eux !

APEMANTUS

Ou par moi !... Vous seriez servis aussi bien que des voleurs... par le bourreau.

Fou

Êtes-vous, tous les trois, gens d'usuriers ?

375

TOUS LES VALETS

Oui, fou.

Fou

Il n'y a pas, je crois, d'usurier qui n'ait un fou pour serviteur. Ma maîtresse est une usurière, et moi je suis son fou. Quand les gens viennent emprunter à vos maîtres, ils arrivent tristes et s'en vont gais ; mais, chez ma maîtresse, ils entrent gais et s'en vont tristes. En savez-vous la raison ?

VALET DE VARRON

Je pourrais en donner une.

APEMANTUS

Donne-la donc, que nous puissions te déclarer un putassier et un drôle ; nonobstant quoi, tu n'en seras pas moins estimé.

SERVITEUR DE VARRON

Qu'est-ce donc qu'un putassier, fou ?

380

Fou

Un fou bien vêtu, et qui te ressemble un peu. C'est un esprit : parfois, il prend les traits d'un seigneur, parfois ceux d'un légiste, parfois ceux d'un philosophe, cherchant, bourses déliées, un bijou autre que la pierre philosophale. Il a très-souvent la figure d'un chevalier. C'est un esprit qui erre généralement sous toutes les formes que l'humanité promène, de treize à quatre-vingts ans.

SERVITEUR DE VARRON

Tu n'es pas tout à fait un fou.

Fou

Ni toi tout à fait un sage ; autant j'ai de folie, autant tu manques de sagesse.

APEMANTUS

Cette réponse-là est digne d'Apemantus.

TOUS LES VALETS

Place, place ! voici le seigneur Timon.

385

APEMANTUS

Viens avec moi, fou, viens.

Fou

Je ne m'attache pas toujours à l'amant, au frère aîné, ou à la femme ; je sais parfois suivre le philosophe.

Fou

Il sort avec Apemantus.

FLAVIUS

Passez à côté, je vous prie ; je vous parlerai tout à l'heure.

FLAVIUS

Les valets sortent.

390

TIMON

— Vous me surprenez. Pourquoi — ne m'avez-vous plus tôt exposé pleinement ma situation ? — j'aurais pu restreindre ma dépense — dans la mesure de mes ressources.

FLAVIUS

Vous avez refusé de m'entendre, — toutes les fois que je vous l'ai proposé.

TIMON

Allons donc ! — peut-être choisissiez-vous quelques moments — inopportuns où je ne pouvais vous écouter ; — et vous faisiez de cette impuissance un argument — pour vous excuser.

TIMON

Qu'on vende toutes mes terres.

FLAVIUS

— Elles sont toutes engagées ; une partie est aliénée et perdue ;
— et ce qui reste pourrait à peine fermer la bouche — aux
créances immédiates : les créances à venir se présenteront vite. 395
— Comment ferons-nous face à l'intérêt ? et en fin — de compte
que deviendrons-nous ?

TIMON

— Mon domaine s'étendait jusqu'à Lacédémone.

FLAVIUS

— Ô mon bon seigneur, le monde n'est qu'un mot ! — S'il dépendait
de vous de le donner d'un souffle, — que vite vous l'auriez perdu !

TIMON

Vous dites vrai.

TIMON

Je t'en prie, assez !

FLAVIUS

— Ciel ! disais-je, que ce seigneur est bon ! — Que de superflu
des esclaves et des rustres — ont englouti cette nuit !... Qui n'est
pas tout dévoué à Timon ? — qui n'offre pas son cœur, sa tête,
son épée, sa force, son avoir au seigneur Timon, — à ce grand Ti- 400
mon, à ce noble, digne et royal Timon ?... Ah ! quand seront
épuisés les fonds qui paient ces flatteries, — le souffle dont elles
sont faites sera épuisé aussi. — Gagné à table, perdu à jeun ! Un

nuage d'hiver amène la pluie, — et tous ces moustiques s'évanouissent.

TIMON

Allons, ne me sermonne plus. — Mon cœur n'a jamais eu de honteuse générosité ; — j'ai donné imprudemment, jamais ignoblement. — Pourquoi pleures-tu ? manques-tu de confiance — au point de croire que je manquerai d'amis ? Rassure ton cœur ; — si je voulais puiser aux réservoirs de l'amitié, — et sonder par des emprunts le dévouement des cœurs, — je pourrais disposer des hommes et de leurs fortunes — comme je puis t'ordonner de parler.

FLAVIUS

Puisse l'évidence bénir votre opinion !

TIMON

— Et cette nécessité même où je suis est une élection auguste — que je regarde comme une bénédiction ; car, grâce à elle, — j'éprouverai mes amis. Vous verrez combien — vous vous méprenez sur ma fortune : je suis riche par mes amis... — Holà, quelqu'un ! Flaminus ! Servilius !

SERVITEURS

Monseigneur ! monseigneur !

TIMON

— Je vais vous expédier séparément... Vous, chez le seigneur Lucius... — Vous, chez le seigneur Lucullus ; j'ai chassé avec Son Honneur aujourd'hui même... Vous, chez Sempronius... — Re-
commandez-moi à leurs sympathies, je suis fier, dites-le-leur, —

405

que l'occasion me permette de recourir à eux — pour un subsidé ;
demandez-leur cinquante talents.

FLAMINIUS

Vous serez obéi, monseigneur.

FLAVIUS

— Le seigneur Lucius et le seigneur Lucullus ! Humph !

TIMON

— Vous, monsieur, allez trouver les sénateurs ; — j'ai, par mes services envers l'État, — mérité qu'ils m'écoutent ; — dites-leur de m'envoyer à l'instant — mille talents.

FLAVIUS

J'ai pris la liberté, — sachant que c'était la voie la plus expéditive,
— de leur offrir votre seing et votre nom ; — mais tous ont secoué
la tête, et je ne suis pas — revenu plus riche.

TIMON

Est-ce vrai ? Est-ce possible ?

410

TIMON

Ô dieu, récompensez-les ! — Je t'en prie, rassure-toi, mon cher ;
chez ces vieux compères — l'ingratitude est héréditaire : — leur
sang est figé, froid, il coule à peine. — S'ils ne sont pas bons, c'est
faute de la bonne chaleur ; — la créature, comme elle retourne vers
la terre, — s'accommode pour le voyage en devenant apathique et
inerte.

TIMON

À un serviteur.

TIMON

— Allez chez Ventidius.

TIMON

À Flavius.

TIMON

Ne sois pas triste, je t'en prie, — tu es loyal et honnête, je parle franchement, — tu ne mérites aucun blâme.

415

TIMON

Aux serviteurs.

TIMON

Ventidius a dernièrement — enterré son père ; et cette mort l'a mis en possession — d'une grande fortune : quand il était pauvre, — emprisonné et à court d'amis, — je l'ai tiré d'affaire avec cinq talents. Va le saluer de ma part ; — donne-lui à entendre qu'une grave nécessité — oblige son ami à implorer la restitution — de ces cinq talents.

TIMON

À Flavius.

TIMON

Dès qu'on les aura, remets-les à ces gens — qui réclament leur dû.
Garde-toi de dire ou de croire — que la fortune de Timon peut sombrer au milieu de ses amis.

FLAVIUS

— Je voudrais pouvoir ne pas le croire. Cette pensée est répulsive à un bon cœur ; — généreux lui-même, il croit tous les autres généreux. ⁴²⁰

FLAVIUS

Ils sortent.

FLAVIUS

‌

SCÈNE V

(Athènes. Chez Lucullus.)

SERVITEUR

Je vous ai annoncé à mon maître ; il descend.

FLAMINIUS

Je vous remercie, monsieur.

SERVITEUR

Voici, monseigneur.

425

LUCULLUS

Un des hommes du seigneur Timon !... Un cadeau, je gage. Oui cela tombe bien ; j'ai rêvé cette nuit de bassin et d'aiguière d'argent.

LUCULLUS

Haut.

LUCULLUS

Flaminius, honnête Flaminius ! Votre visite m'est fort précieuse, monsieur.

LUCULLUS

Au serviteur.

LUCULLUS

Verse-nous du vin.

430

LUCULLUS

Le serviteur sort.

LUCULLUS

Et comment va ce respectable, cet accompli, ce magnanime gentil-homme d'Athènes, ton très-généreux seigneur et maître ?

FLAMINIUS

Sa santé est bonne, monsieur.

LUCULLUS

Je suis bien aise que sa santé soit bonne, mon cher. Et qu'as-tu là sous ton manteau, mignon Flaminius ?

FLAMINIUS

Ma foi, monsieur, c'est tout simplement une cassette vide qu'au nom de mon maître je viens supplier Votre Honneur de remplir. Ayant un besoin urgent de cinquante talents, il m'a envoyé les ⁴³⁵ demander à Votre Seigneurie ; il ne doute point de votre empressement à l'assister.

LUCULLUS

La, la, la, la ! Il ne doute point, dit-il. Hélas ! ce bon seigneur ! Quel noble gentilhomme, s'il ne tenait pas une si bonne maison ! Bien des fois j'ai dîné chez lui, et je l'ai averti ; je suis même revenu souper avec lui, tout exprès pour l'amener à dépenser moins ; mais il n'a voulu accepter aucun conseil, ni recueillir aucun avertissement de mes visites. Chaque homme a son défaut, et la libéralité est le sien ; je le lui ai dit, mais je n'ai jamais pu l'en corriger.

LUCULLUS

Le serviteur revient, apportant du vin.

SERVITEUR

Selon le bon plaisir de Votre Seigneurie, voici le vin.

LUCULLUS

Flaminius, je t'ai toujours reconnu pour un sage... À ta santé !

LUCULLUS

Il vide une des deux coupes.

440

FLAMINIUS

Votre Seigneurie se plaît à dire cela.

LUCULLUS

J'ai toujours remarqué en toi

(c'est une justice que je te rends)

LUCULLUS

un esprit souple et prompt, qui sait entendre raison et se servir de l'occasion quand l'occasion le sert : ce sont d'excellentes qualités.

LUCULLUS

Au serviteur.

LUCULLUS

Va-t'en, maraud.

445

LUCULLUS

Le serviteur sort.

FLAMINIUS

— Est-il possible que l'humanité change à ce point — sans que nous cessions d'être nous-mêmes ! Maudit rebut, vole — vers qui t'adore.

—

FLAMINIUS

Il jette l'argent que Lucullus lui a offert.

LUCULLUS

Ah ! je vois maintenant que tu es un sot bien digne de ton maître.

LUCULLUS

Lucullus sort.

450

FLAMINIUS

— Puissent-elles faire nombre dans la cuve où tu dois bouillir ! —
Puisses-tu être à jamais supplicié dans le métal en fusion, — ami
corrompu qui n'as rien d'un ami ! — L'amitié n'a-t-elle donc au
cœur qu'un lait débile — qui tourne en moins de deux nuits ! Ô
Dieux, — je ressens déjà l'indignation de mon maître. Ce misérable
— a encore sur l'estomac les mets de monseigneur : — devraient-ils
être pour lui une nourriture succulente, — quand lui-même n'est
plus que poison ! — Oh ! puissent-ils le rendre malade ! — Et quand
il souffrira à mourir, puisse la part de force vitale — dont il est re-
devable à mon maître, servir, — non à vaincre son mal, mais à pro-
longer son agonie !

FLAMINIUS

Il sort.

FLAMINIUS

‌

SCÈNE VI

(Athènes. Une place publique.)

LUCIUS

Qui ? le seigneur Timon ? C'est mon excellent ami et un honorable gentilhomme.

PREMIER ÉTRANGER

Nous le savons bien, quoique nous lui soyons étrangers. Mais je puis vous dire une chose, monseigneur, que j'apprends par la rumeur publique : les belles heures du seigneur Timon sont désormais passées, et sa fortune croule sous lui. ⁴⁵⁵

LUCIUS

Bah ! n'en croyez rien ; il est impossible que l'argent lui manque.

DEUXIÈME ÉTRANGER

Pourtant, vous pouvez m'en croire, monseigneur, il n'y a pas longtemps qu'un de ses gens est allé chez le seigneur Lucullus pour lui emprunter un certain nombre de talents ; il a même insisté extrêmement, en expliquant la nécessité où se trouvait son maître, et néanmoins il a été refusé.

LUCIUS

Comment ?

DEUXIÈME SEIGNEUR

Refusé, vous dis-je, monseigneur.

LUCIUS

Quelle étrange chose ! Ah ! par les dieux, j'en suis tout honteux. Refuser un homme si honorable ! c'est là un acte qui l'est bien peu. Pour ma part, je dois l'avouer, j'ai reçu de lui quelques menues gracieusetés, de l'argent, de la vaisselle, des bijoux et autres ⁴⁶⁰ bagatelles qui ne sont rien auprès de ce qu'a reçu Lucullus ; eh bien, si, au lieu de s'adresser à lui, il avait envoyé vers moi, je n'aurais jamais refusé les talents qu'il lui fallait.

SERVILIUS

Par bonheur, voilà monseigneur ; je me suis mis en sueur pour trouver Son Excellence... Mon honoré seigneur...

LUCIUS

Servilius ! Enchanté de t'avoir rencontré, mon cher... Salut !... Recommande-moi à ton honorable et vertueux maître, mon ami très-exquis.

SERVILIUS

N'en déplaie à Votre Honneur, monseigneur vous envoie...

LUCIUS

Ah ! que m'envoie-t-il ? — Je suis tellement attaché à ce seigneur ! il envoie toujours. Comment puis-je le remercier, dis-moi ?... Et que m'envoie-t-il à présent ?

SERVILIUS

Il vous envoie seulement une supplique urgente, monseigneur ; il conjure Votre Seigneurie de lui avancer immédiatement un certain nombre de talents... 465

LUCIUS

— Je vois que ce seigneur veut badiner avec moi ; — eût-il besoin de cinq mille talents, il les trouverait sans peine.

SERVILIUS

— En attendant, il a besoin d'une somme bien moindre, monseigneur. — Si sa situation n'était pas grave, — je n'insisterais certes pas si chaleureusement.

LUCIUS

— Est-ce que tu parles sérieusement, Servilius ?

SERVILIUS

Sur mon âme, rien n'est plus vrai, monsieur.

SERVILIUS

Oui, monsieur. 470

LUCIUS

— Je vous en saurai bon gré, Servilius.

LUCIUS

Servilius sort.

LUCIUS

— Vous disiez vrai. Timon croule effectivement. — Quand une fois on a été refusé, on ne va pas loin.

LUCIUS

Lucius sort.

PREMIER ÉTRANGER

— Observez-vous ceci, Hostillius ?

475

DEUXIÈME ÉTRANGER

— Oui, trop bien.

PREMIER ÉTRANGER

Voilà bien — le cœur du monde : tous les flatteurs — sont justes de cet acabit. Appelez donc votre ami — celui qui mange au même plat que vous ! À ma connaissance, — Timon a été un père pour ce seigneur. — Il a de sa bourse maintenu le crédit, — soutenu le train de Lucius : les gages mêmes de ses gens — ont été payés des deniers de Timon. Lucius ne boit jamais — sans avoir sur ses lèvres l'argent de Timon. — Et pourtant

(Oh ! que l'homme est monstrueux — quand il apparaît sous la forme de l'ingrat !)

PREMIER ÉTRANGER

— il refuse un secours moins coûteux à sa bourse — qu'une aumône à la bourse d'un homme charitable.

TROISIÈME ÉTRANGER

— La religion en gémit.

PREMIER ÉTRANGER

Pour ma part, — je n'ai jamais goûté les bienfaits de Timon ; — jamais il ne m'a accablé de ses bontés — pour faire de moi son ami. Eh bien, je déclare, — par déférence pour un si noble cœur, pour une vertu si illustre, — pour une conduite si honorable, — s'il s'était adressé à moi dans ses nécessités, — je me serais consi-⁴⁸⁰déré comme tenant de lui tout mon bien, — et je lui en aurais restitué la plus belle moitié, — tant j'aime son caractère. Mais, je le vois, — les hommes doivent apprendre désormais à se passer de pitié ; — car l'égoïsme prévaut sur la conscience.

PREMIER ÉTRANGER

Ils sortent.

PREMIER ÉTRANGER

‌

SCÈNE VII

(Une place publique.)

SEMPRONIUS

— Humph ! doit-il m'importuner moi, plutôt que tous les autres ! — Il aurait pu recourir à Lucius ou à Lucullus ; — et puis il y a Ventidius qui est riche, lui aussi, — et qu'il a libéré de prison. Tous trois — lui doivent leur fortune.

SERVITEUR

Ô mon seigneur, — tous trois ont été éprouvés et reconnus de mauvais aloi ; car — tous trois l'ont refusé.

SEMPRONIUS

Il sort.

485

SERVITEUR

Excellent ! Votre Seigneurie est d'une édifiante scélératesse !... Le diable ne s'est guère douté de ce qu'il faisait en rendant l'homme fourbe ; il s'est réhabilité ; et je suis convaincu qu'à la fin les vilenies humaines le feront paraître innocent ! Comme ce seigneur s'évertue à blanchir sa noirceur ! Il prend exemple de la vertu pour faire le mal, comme ces hommes qui, sous le voile d'un zèle ardent, mettraient en feu des royaumes entiers ! — Son dévouement tout politique est de la même nature. — C'est en lui que mon maître espérait le plus ; maintenant tous l'ont abandonné, — tous, excepté les dieux. Maintenant ses amis sont morts, — ses portes qui ne connurent jamais les verrous , — durant tant d'années prospères, doivent servir maintenant — à sauvegarder la liberté de leur maître. — Et voilà à quoi l'a réduit toute sa libéralité ! — Qui n'a pu garder l'argent doit garder la maison.

SERVITEUR

Il sort.

SERVITEUR

‌

SCÈNE VIII

(Dans le palais de Timon.)

UN SERVITEUR DE VARRON

— Heureuse rencontre ! Bonjour, Titus et Hortensius.

TITUS

— Bonjour, aimable Varron.

490

HORTENSIUS

Lucius ! — Quoi ! nous nous rencontrons ici !

SERVITEUR DE LUCIUS

Oui-dà, et je crois — que le même objet nous y appelle tous ; car le mien, — c'est de l'argent.

TITUS

C'est aussi le leur et le nôtre.

UN SERVITEUR DE VARRON

Et messire — Philotus aussi !

PHILOTUS

Le bonjour à tous !

495

SERVITEUR DE LUCIUS

Bienvenu, cher confrère. — Quelle heure croyez-vous qu'il soit ?

PHILOTUS

Environ neuf heures.

SERVITEUR DE LUCIUS

— Déjà !

PHILOTUS

Monseigneur ne s'est pas encore montré ?

SERVITEUR DE LUCIUS

Pas encore.

500

PHILOTUS

— Cela m'étonne ; il avait coutume de briller dès sept heures.

SERVITEUR DE LUCIUS

— Oui, mais les jours sont devenus plus courts avec lui. — Vous devez considérer que la carrière du prodigue — ressemble à celle du soleil, sauf qu'elle ne se recommence pas. — Je crains bien — que la bourse du seigneur Timon ne soit au plus fort de l'hiver ; — je veux dire qu'on pourrait y plonger bien avant sans — en tirer grand'chose.

PHILOTUS

J'ai la même crainte que vous.

TITUS

— Je vais vous faire observer un fait étrange.

TITUS

À Hortensius.

505

TITUS

— Votre maître vous envoie chercher de l'argent.

HORTENSIUS

Oui, rien de plus vrai.

TITUS

— Eh bien, il porte encore les bijoux que lui a donnés Timon, — et dont je viens réclamer le paiement.

HORTENSIUS

— J'obéis à contre-cœur.

SERVITEUR DE LUCIUS

Remarquez, chose étrange, — que Timon dans ce cas paie plus qu'il ne doit : — c'est juste comme si votre maître lui faisait de-
mander le paiement — des riches bijoux qu'il porte lui-même. 510

PREMIER SERVITEUR DE VARRON

— Oui. Ma créance est de trois mille couronnes, et la vôtre ?

SERVITEUR DE LUCIUS

De cinq mille.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON

— C'est une grosse somme : à en juger par les chiffres, — votre maître avait plus de confiance en Timon que le mien ; — autrement leurs créances eussent certes été égales.

TITUS

Un des hommes du seigneur Timon !

SERVITEUR DE LUCIUS

Flaminius !... Monsieur, un mot ! Dites-moi, monseigneur est-il prêt à paraître ?

515

FLAMINIUS

Non, vraiment, il n'est pas prêt.

TITUS

Nous attendons Sa Seigneurie ; veuillez le lui signifier.

FLAMINIUS

Je n'ai pas besoin de le lui dire : il sait que vous n'êtes que trop exacts.

FLAMINIUS

Flaminius sort.

SERVITEUR DE LUCIUS

— Hé ! n'est-ce pas son intendant qui passe ainsi emmitouflé ? — Il disparaît dans un nuage : appelez-le, appelez-le.

520

TITUS

— Écoutez donc, monsieur !

PREMIER SERVITEUR DE VARRON

Permettez, monsieur.

FLAVIUS

— Que me voulez-vous, mon ami ?

TITUS

— Monsieur, nous attendons ici certaine somme.

FLAVIUS

Oui-dà, — si cette somme était aussi certaine que votre attente, — on pourrait compter dessus. — Que ne présentiez-vous vos mémoires et vos comptes, quand vos perfides maîtres mangeaient à la table du mien ? — Alors ils pouvaient sourire et s'accommoder à ses dettes : — ils en prélevaient l'intérêt — de leurs dents glou- 525 tonnes. Vous perdez vos peines à me presser ainsi ; — laissez-moi passer tranquillement. — Sachez que mon maître et moi nous en avons fini : — nous n'avons plus rien, moi à compter, lui à dépenser.

SERVITEUR

— Soit, mais cette réponse-là ne peut pas servir.

FLAVIUS

— Si elle ne le peut, elle est moins vile que vous ; — car vous servez des coquins.

FLAVIUS

Il sort.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON

Comment ? que marmonne-là monsieur le congédié ?

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON

Qu’importe ! il est pauvre, et c’est un châtiment suffisant. Qui a plus droit de parler ouvertement que celui qui n’a pas de maison ⁵³⁰ où reposer sa tête ? Libre à eux de déblatérer contre les palais.

TITUS

Oh ! voici Servilius ; enfin nous allons avoir une réponse.

SERVILIUS

Si vous pouviez consentir, messieurs, à revenir dans un autre moment, je vous serais grandement obligé ; car, sur mon âme, monseigneur est prodigieusement enclin à la mauvaise humeur. La sérénité de son caractère l’a abandonné ; il est gravement indisposé et il garde la chambre.

SERVITEUR DE LUCIUS

— Beaucoup gardent la chambre qui ne sont pas malades ; — et, s’il est aussi sérieusement indisposé, — raison de plus, à mon avis, pour qu’il paie ses dettes : — il n’en ira que plus allégé vers les dieux.

SERVILIUS

Dieux bons !

TITUS

— Nous ne pouvons nous contenter de cette réponse, monsieur. 535

FLAMINIUS

— Servilius ! au secours !... Monseigneur ! monseigneur !

TIMON

— Quoi ! mes portes s'opposent à mon passage ! — J'ai toujours été libre et il faut que ma maison — soit pour moi une entrave ennemie, une geôle ! Le lieu que j'ai tant fêté doit maintenant, comme toute l'humanité, me montrer un cœur de fer !

SERVITEUR DE LUCIUS

Maintenant, aborde-le, Titus.

TITUS

Monseigneur, voici ma note.

SERVITEUR DE LUCIUS

Voici la mienne !

540

SERVITEUR DE LUCIUS

le serviteur d'hortensius.

SERVITEUR DE LUCIUS

Et la mienne, monseigneur !

DEUX SERVITEURS DE VARRON

Et les nôtres, monseigneur.

PHILOTUS

Toutes nos notes !

TIMON

Assommez-moi en m'en rompant la tête.

545

SERVITEUR DE LUCIUS

Hélas ! monseigneur.

TIMON

Monnoyez mon cœur.

TITUS

La mienne est de cinquante talents.

TIMON

Partagez-vous mon sang.

SERVITEUR DE LUCIUS

Cinq mille écus, monseigneur.

550

TIMON

Cinq mille gouttes paieront cela... Et la vôtre ? Et la vôtre ?

PREMIER SERVITEUR DE VARRON

Monseigneur...

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON

Monseigneur...

TIMON

Déchirez-moi, prenez-moi, et que les dieux vous confondent !

TIMON

Il sort.

555

HORTENSIVS

Ils sortent.

TIMON

Ils m'ont mis hors d'haleine, les misérables ! — Créanciers ! démons !

FLAVIVS

Mon cher seigneur...

TIMON

Si je faisais cela ?

FLAVIVS

Monseigneur...

560

TIMON

Oui, faisons-le... Mon intendant !

FLAVIUS

Me voici, monseigneur.

TIMON

À merveille ! Va convier de nouveau tous nos amis, — Lucius, Lucullus et Sempronius : tous ! — Je veux encore une fois festoyer ces drôles.

FLAVIUS

Ô monseigneur, — c'est l'égarement qui vous fait parler ; — il ne reste pas de quoi garnir — une table modeste.

TIMON

Ne t'en inquiète pas ; va, — je te le commande. Invite-les tous ; fais entrer — ce flot de coquins une fois de plus ; mon cuisinier et⁵⁶⁵ moi, nous pourvoirons à tout.

TIMON

Ils sortent.

TIMON

‌

SCÈNE IX

(La salle du sénat à Athènes.)

PREMIER SÉNATEUR

Monseigneur, vous avez ma voix ; le forfait est sanglant ; — il est nécessaire qu'il meure. — Rien n'enhardit le crime autant que la pitié.

DEUXIÈME SEIGNEUR

— C'est très-vrai. La loi doit l'écraser.

ALCIBIADE

— Je souhaite au sénat l'honneur, la santé et la compassion ! 570

PREMIER SÉNATEUR

— Qu'y a-t-il, capitaine ?

ALCIBIADE

— J'invoque vos vertus en humble suppliant ; — car la pitié est la vertu de la justice, — que les tyrans seuls exercent cruellement. — Il a plu au temps et à la fortune d'accabler, — un mien ami qui, dans un moment d'efflorescence, — a transgressé la loi, abîme sans fond — pour l'imprudent qui s'y plonge. À part cette fatalité, c'est un homme — doué des plus belles vertus. — Son action n'est entachée d'aucune lâcheté : — circonstance honorable qui rachète sa faute. — C'est avec une noble furie et une légitime ardeur — que voyant sa réputation mortellement atteinte, — il s'est retourné contre son ennemi ; — avant de déchaîner sa colère, il l'avait contenue, avec la

froide et impassible modération — d'un homme qui soutient un argument.

ALCIBIADE

— Monseigneur...

PREMIER SÉNATEUR

Vous ne parviendrez pas à atténuer ces grands crimes. — Le courage n'est pas de se venger, mais de souffrir.

SECOND SÉNATEUR

— Vous murmurez en vain.

575

ALCIBIADE

En vain ? Les services qu'il a rendus — à Lacédémone et à Byzance — suffiraient à suborner ceux qui veulent sa mort.

PREMIER SÉNATEUR

Comment cela ?

ALCIBIADE

— Eh bien, je dis, messeigneurs, qu'il a rendu de brillants services — et qu'il a tué sur le champ de bataille nombre de vos ennemis. — Avec quelle valeur il s'est conduit — dans le dernier combat ! Que de coups il a portés !

DEUXIÈME SÉNATEUR

— Et que de dépouilles aussi il a emportées ! — C'est un suppôt d'orgie ; il a un vice — qui trop souvent noie sa raison et fait sa va-

leur prisonnière. — À défaut d'autres ennemis, celui-là seul suffirait — pour l'accabler. Dans cette fureur bestiale, — on l'a vu commettre maint outrage — et provoquer les querelles. Nous en sommes convaincus, — son existence est un opprobre et son ivrognerie un danger.

PREMIER SÉNATEUR

— Il mourra.

580

PREMIER SÉNATEUR

— Nous sommes pour la loi : il mourra. N'insistez plus — sous peine de notre déplaisir. Ami ou frère, — qui répand le sang d'autrui forfait le sien.

ALCIBIADE

— Faut-il donc qu'il en soit ainsi ! Non, cela ne se peut pas. Messieurs, — je vous en conjure, reconnaissez-moi.

DEUXIÈME SÉNATEUR

Comment ?

ALCIBIADE

— Rappelez-vous qui je suis.

TROISIÈME SÉNATEUR

Qu'est-ce à dire ?

585

ALCIBIADE

— Je dois croire que l'âge m'a fait oublier de vous ; — autrement, je ne serais pas réduit à la honte — d'implorer vainement une grâce aussi simple. — Vous rouvrez mes blessures.

PREMIER SÉNATEUR

Osez-vous braver notre colère ? — Elle a le parler bref, mais le bras long : — nous te bannissons à jamais.

ALCIBIADE

Me bannir ! — Bannissez donc votre imbécillité ; bannissez donc l'usure — qui rend le sénat hideux.

PREMIER SÉNATEUR

— Si, après deux soleils, Athènes te possède encore, — attends de nous un jugement plus accablant. Quant à lui, pour ne pas irriter notre humeur, — il sera exécuté sur-le-champ.

PREMIER SÉNATEUR

Sortent les sénateurs.

590

ALCIBIADE

— Puissent les dieux vous laisser vieillir assez pour que vous deveniez — de vivants squelettes, horribles à tous les regards ! — Je suis éperdu de rage. J'ai tenu à distance leurs ennemis, — tandis qu'eux comptaient leur monnaie et prêtaient leur argent à gros intérêts ; moi, — je ne me suis enrichi que de larges blessures... Et voilà pour moi le résultat ! — Voilà le baume que ce sénat usurier — verse sur les blessures d'un capitaine ! Oui, le bannissement ! — Eh bien, je

n'en suis pas mécontent ; je ne hais point d'être banni ; — ce sera pour mon ressentiment et ma fureur un digne motif — de frapper Athènes. Je vais soulever — mes troupes mécontentes et gagner les cœurs. — Il y a honneur à lutter contre des forces supérieures. — Les soldats ne doivent pas plus que les dieux endurer les offenses.

ALCIBIADE

Il sort.

ALCIBIADE

‌

SCÈNE X

(Une salle magnifique dans le palais de Timon.)

PREMIER SEIGNEUR

Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Je vous le souhaite également. Je pense que ce noble seigneur n'a⁵⁹⁵ fait que nous éprouver l'autre jour.

PREMIER SEIGNEUR

Cette réflexion occupait mes pensées, quand nous nous sommes rencontrés. J'espère qu'il n'est point aussi bas que pouvait le faire supposer cette tentative auprès de ses différents amis.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Certes, il ne l'est point, à en juger par cette nouvelle fête.

PREMIER SEIGNEUR

Je devrais le croire. Il m'a envoyé une invitation pressante que des motifs graves m'ont forcé de décliner ; mais il m'a si impérieusement conjuré qu'il m'a fallu paraître.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Je me devais pareillement à une importante affaire, mais il n'a pas voulu entendre mes excuses. Je suis bien fâché de m'être trouvé à court d'argent, quand il a envoyé m'en emprunter.

PREMIER SEIGNEUR

Moi, je suis affligé du même regret, en voyant comment tournent les choses. 600

DEUXIÈME SEIGNEUR

Chacun ici est comme vous. Combien désirait-il vous emprunter ?

PREMIER SEIGNEUR

Mille pièces d'or.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Mille pièces d'or !

PREMIER SEIGNEUR

Et combien à vous ?

TROISIÈME SEIGNEUR

— Monsieur, il m'a envoyé... Le voici qui vient.

605

TIMON

À vous de tout cœur, mes deux gentilshommes... Et comment vous portez-vous ?

PREMIER SEIGNEUR

Le mieux du monde, quand nous savons que vous allez bien, seigneur.

DEUXIÈME SEIGNEUR

L'hirondelle ne suit pas l'été plus volontiers que nous ne suivons Votre Seigneurie.

TIMON

Et ne fuit pas l'hiver plus volontiers. Les hommes sont des oiseaux de passage.

TIMON

Haut.

610

TIMON

Messieurs, notre dîner ne vous dédommagera pas de cette longue attente. Pour le moment, rassasiez vos oreilles de musique, si le son de la trompette n'est pas pour elles un menu trop rude. Nous nous mettrons à table tout à l'heure.

PREMIER SÉNATEUR

J'espère que Votre Seigneurie ne me garde pas rancune pour lui avoir renvoyé son messenger les mains vides.

TIMON

Oh ! messire, que cela ne vous tourmente pas.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Mon noble seigneur !

TIMON

Ah ! comment va, mon digne ami ?

615

TIMON

On apporte le banquet.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Mon très-honorable seigneur, c'est une honte qui me navre de m'être trouvé si pauvre et si gueux, le jour où Votre Seigneurie a envoyé chez moi.

TIMON

N'y pensez plus, messire.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Si vous aviez envoyé seulement deux heures plus tôt !

TIMON

Ne troublez pas de ce regret la sérénité de votre mémoire.

620

TIMON

À ses gens.

TIMON

Allons, servez tout à la fois.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Tous les plats couverts ?

PREMIER SEIGNEUR

Chère de roi, je vous le garantis !

TROISIÈME SEIGNEUR

Sans doute, tout ce que peuvent fournir l'argent et la saison.

625

PREMIER SEIGNEUR

Comment allez-vous ? Quelles nouvelles ?

TROISIÈME SEIGNEUR

Alcibiade est banni : l'avez-vous ouï dire ?

PREMIER ET DEUXIÈME SEIGNEURS

Alcibiade banni ?

TROISIÈME SEIGNEUR

Oui, la chose est sûre.

PREMIER SEIGNEUR

Comment ? comment ?

630

DEUXIÈME SEIGNEUR

Pourquoi, je vous prie ?

TIMON

Mes dignes amis, voulez-vous approcher ?

TROISIÈME SEIGNEUR

Je vous en dirai bientôt davantage. Voici devant nous un noble festin.

DEUXIÈME SEIGNEUR

C'est toujours l'ancien homme.

TROISIÈME SEIGNEUR

Cela durera-t-il ? cela durera-t-il ?

635

DEUXIÈME SEIGNEUR

Cela dure encore ; mais avec le temps il se peut...

TROISIÈME SEIGNEUR

Je conçois.

TIMON

« Ô vous, augustes bienfaiteurs, semez la reconnaissance dans notre société. Faites-vous prôner pour vos dons ; mais gardez-en toujours en réserve, si vous voulez ne pas voir vos divinités méprisées. Prêtez assez à chacun pour que nul n'ait besoin de prêter à autrui ; car, si vos déités étaient réduites à emprunter aux hommes, les hommes renieraient les dieux... Faites que le repas soit plus aimé que l'homme qui le donne ! Que toujours dans une assemblée de vingt hommes il y ait une vingtaine de scélérats ! Que, sur douze femmes qui s'assoient à table, une douzaine soient... ce qu'elles sont ! Tirez vengeance de tous, ô dieux ! Frappez les sénateurs d'Athènes, ainsi que la lie du peuple, en faisant servir leurs vices mêmes à leur destruction. Quant à mes amis ici présents, comme ils ne me sont rien, ne les bénissez en rien : je les convie au néant. »

TIMON

Les convives découvrent les plats qui sont pleins d'eau chaude.

QUELQUES CONVIVES

Que veut dire Sa Seigneurie ?

640

QUELQUES CONVIVES

d'autres convives.

QUELQUES CONVIVES

Je ne sais pas.

TIMON

— Puissiez-vous ne jamais assister à un meilleur festin, — vous tous amis de bouche !... Fumée et eau tiède, — voilà toute votre valeur. Ceci est l'adieu de Timon : — englué et souillé par vous de flatteries, — il s'en lave en vous éclaboussant le visage — de votre infamie fumante !

TIMON

Il leur jette de l'eau chaude à la figure.

TIMON

Il jette les plats à la tête des convives et les chasse l'un après l'autre.

645

TIMON

— Arrête, je veux te prêter de l'argent, non t'en emprunter. — Quoi ! tous en fuite ! Que désormais il n'y ait plus de fête — où un scélérat ne soit le bienvenu. — Maison, brûle ; Athènes, croule. Que désormais soient voués à la haine — de Timon l'homme et l'humanité !

TIMON

Il sort.

PREMIER SEIGNEUR

Eh bien, messeigneurs ?

DEUXIÈME SEIGNEUR

Comment qualifiez-vous cette fureur du seigneur Timon ?

TROISIÈME SEIGNEUR

Morbleu ! avez-vous vu ma toque ?

650

QUATRIÈME SEIGNEUR

J'ai perdu ma robe.

TROISIÈME SEIGNEUR

Ce seigneur n'est qu'un fou que le caprice seul gouverne. L'autre jour il m'a donné un joyau, et aujourd'hui il le fait sauter de mon chapeau... Avez-vous vu mon joyau ?

QUATRIÈME SEIGNEUR

Avez-vous vu ma toque ?

DEUXIÈME SEIGNEUR

La voici.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Il ramasse sa toque.

655

QUATRIÈME SEIGNEUR

Ci-gît ma robe.

QUATRIÈME SEIGNEUR

Il ramasse sa robe.

PREMIER SEIGNEUR

Ne restons pas céans.

DEUXIÈME SEIGNEUR

— Le seigneur Timon est fou.

TROISIÈME SEIGNEUR

Je le sens à mes os.

660

QUATRIÈME SEIGNEUR

— Un jour il nous envoie des diamants, un autre jour des pierres.

QUATRIÈME SEIGNEUR

Ils sortent

QUATRIÈME SEIGNEUR

.

QUATRIÈME SEIGNEUR

‌

SCÈNE XI

(Sous les murs d'Athènes.)

TIMON

Il sort.

665

TIMON

‌

SCÈNE XII

(Athènes. Dans le palais de Timon.)

PREMIER SERVITEUR

Savez-vous, maître intendant, où est notre maître ? — Sommes-nous perdus ? congédiés ? ne reste-t-il rien ?

FLAVIUS

— Hélas ! mes amis, que puis-je vous dire ? — J'en atteste les dieux justes, — je suis aussi pauvre que vous.

PREMIER SERVITEUR

Une telle maison ruinée ! — un si noble maître tombé ! Tout disparu ! et pas — un ami pour prendre sa fortune par le bras et — l'accompagner !

SECOND SERVITEUR

De même que nous tournons le dos — à notre camarade à peine jeté dans sa fosse, — de même ses familiers s'éloignent tous de sa fortune ensevelie, — en lui jetant leurs protestations creuses —
comme des bourses vides ; et lui, ce pauvre être, — exposé misé-
670
rablement à l'air, — abandonné par tous à sa pauvreté pestiférée,
— erre isolé comme l'opprobre... Voici encore de nos camarades.

FLAVIUS

— Tous ustensiles brisés d'une maison ruinée !

FLAVIUS

Chers compagnons, — je veux partager avec vous tous le reste de mon avoir. — Où que nous nous retrouvions, au nom de Timon, — soyons toujours camarades, et disons-nous en secouant la tête, — comme pour sonner le glas de la fortune de notre maître : — Nous avons vu des jours meilleurs .

FLAVIUS

Leur distribuant de l'argent.

FLAVIUS

Que chacun prenne sa part. — Voyons, tendez tous les mains. Plus un mot ! — Nous nous séparons pauvres d'argent, mais riches de douleur.

FLAVIUS

Les serviteurs sortent.

675

FLAVIUS

— Oh ! la terrible détresse que nous apporte la splendeur ! — Qui ne souhaiterait d'être exempt de richesses, — quand l'opulence mène à la misère et au mépris ? — Qui voudrait de cette splendeur dérisoire, de cette existence — ou l'amitié n'est qu'un rêve, — de ce faste et de tout cet appareil — peints du même vernis que tant de faux amis ! — Pauvre honnête homme accablé par son propre cœur, — perdu par sa bonté ! Étrange et rare nature — dont le plus grand crime est d'avoir fait trop de bien ! — Qui osera désormais être à moitié aussi généreux, — puisque la bonté qui fait les dieux ruine les hommes ?... — Maître bien-aimé qui n'as été béni que pour être maudit, — riche que pour être misérable, ta grande fortune — est

devenue ta suprême affliction. Hélas ! ce bon seigneur ! — il s'est arraché furieux à cette terre ingrate — de monstrueux amis ; — et il n'a aucun moyen de soutenir — ou de gagner sa vie. — Je vais aller à sa recherche. J'ai toujours servi sa fantaisie de tout mon dévouement. — Tant que j'aurai de l'or, je resterai son intendant.

FLAVIUS

Il sort

FLAVIUS

.

FLAVIUS

‌

SCÈNE XIII

(Dans les bois.)

TIMON

— Ô soleil, générateur bienfaisant, dégage de la terre — une humidité pestilentielle, et infecte l'air qu'on respire — sous l'orbe
de ta sœur 680

TIMON

! Deux Jumeaux sortent de la même matrice ; — pour eux la conception, la gestation, la naissance — ont été presque identiques ; eh bien, dotez-les de fortunes diverses : — le plus grand méprisera le plus petit. La créature, — qu'assiègent toutes les calamités, ne peut supporter une grande fortune — sans mépriser la créature. —

Élevez-moi ce mendiant, abaissez-moi ce seigneur : — au patricien s'attachera le dédain héréditaire, — au mendiant la dignité native. — La pâture engraisse l'animal — qu'amaigrit la disette. Qui osera, qui osera — se lever dans la loyauté de son âme — et dire : cet homme est un flatteur ? S'il l'est, — tous le sont : car chaque degré de l'échelle sociale — est exalté par le degré inférieur : le cuistre savant — se prosterne devant l'imbécile cousu d'or. Tout est oblique : — rien n'est droit dans nos natures maudites, — si ce n'est la franche infamie. Honnies soient donc — toutes les fêtes, les sociétés, les cohues humaines ! — Timon méprise son semblable comme lui-même ! — Que la destruction enserre l'humanité !

TIMON

Il bêche la terre.

TIMON

Bruit lointain d'une marche militaire.

TIMON

Ha ! un tambour !... Si vivace que tu sois, — je vais t'enterrer... Voileuse endurcie, tu iras — dans un lieu inaccessible à tes goutteux receleurs... — Pourtant laisse-moi des arrhes.

TIMON

Il prend une poignée d'or et enfouit le reste.

685

ALCIBIADE

Qui es-tu ? Parle.

TIMON

— Un animal comme toi. Qu'un cancer te ronge le cœur, — pour me faire voir encore le visage de l'homme !

ALCIBIADE

— Quel est ton nom ? Peux-tu haïr autant l'homme, — étant toi-même un homme ?

TIMON

— Je suis misanthrope, et je hais le genre humain. — Quant à toi, je voudrais que tu fusses chien — pour pouvoir t'aimer un peu.

ALCIBIADE

Je te connais bien ; — mais ce qui t'est arrivé est pour moi un mystère étrange.

690

TIMON

— Je te connais aussi, mais je ne désire pas te connaître — plus que je ne te connais. Suis ton tambour ; — rougis la terre de sang humain, fais-en un champ de gueules. — Les lois civiles, les canons religieux sont cruels ; — que doit donc être la guerre ? Cette atroce putain qui t'accompagne — fait plus de ravages encore que ton épée, — avec tous ses airs de chérubin.

PHRYNÉ

Que tes lèvres pourrissent !

TIMON

— Je ne veux pas te baiser ; que la pourriture retombe — donc sur tes lèvres.

ALCIBIADE

— Comment le noble Timon a-t-il subi un tel changement ?

TIMON

— Comme la lune, faute de lumière à répandre. — Mais je n'ai pas pu, comme elle, renouveler mon éclat, — n'ayant pas de soleil à qui emprunter. 695

ALCIBIADE

— Noble Timon, quel service puis-je te rendre ?

TIMON

— Aucun, sinon d'adopter mon avis.

ALCIBIADE

Quel est-il, Timon ?

TIMON

— Promets-moi ton amitié, mais ne tiens pas ta promesse. Si — tu ne veux pas promettre, que les dieux te punissent — d'être un homme ! Si tu tiens ta promesse, qu'ils te confondent — d'être un homme !

ALCIBIADE

— J'ai ouï parler vaguement de tes malheurs.

700

TIMON

— Tu les vis quand j'étais dans la prospérité.

ALCIBIADE

— Je les vois maintenant ; alors tu étais fortuné.

TIMON

— Comme tu l'es maintenant, dans l'étreinte de deux gourgandines.

TIMANDRA

— Est-ce là ce mignon d'Athènes que le monde — prônait si respectueusement ?

TIMON

Es-tu Timandra ?

705

TIMANDRA

Oui.

TIMON

— Sois toujours une putain ! Ceux qui usent de toi ne t'aiment pas.
— Donne-leur des maladies en échange de la souillure qu'ils te laissent. — Utilise tes heures de lubricité : assaisonne ces drôles-là

— pour l'étuve et le bain : réduis à l'abstinence et à la diète — la jeunesse aux joues roses.

TIMANDRA

Au gibet, monstre !

TIMON

— Je t'en prie, bats le tambour et va-t'en.

ALCIBIADE

— Je suis ton ami et je te plains, cher Timon.

710

TIMON

Comment peux-tu plaindre celui que tu importunes ? — J'aimerais mieux être seul.

ALCIBIADE

Eh bien, adieu. — Voici de l'or pour toi.

TIMON

Garde-le ; je ne peux pas le manger.

ALCIBIADE

— Quand j'aurai fait de la fière Athènes un monceau de ruines...

TIMON

— Tu fais la guerre aux Athéniens !

715

ALCIBIADE

Oui, Timon, et pour cause.

TIMON

— Que les dieux les exterminent tous dans ton triomphe, et toi — ensuite, quand tu auras triomphé !

ALCIBIADE

— Moi ! pourquoi, Timon ?

ALCIBIADE

— As-tu encore de l'or ? J'accepte l'or que tu me donnes, — mais non tes conseils.

PHRYNÉ ET TIMANDRA

— Donne-nous de l'or, bon Timon. En as-tu encore ?

720

PHRYNÉ ET TIMANDRA

— Bon, encore de l'or !... Après ? — Crois bien que nous ferons tout pour l'or.

TIMON

— Semez les germes de la consommation — jusque dans les os de l'homme ; frappez ses tibias alertes, — et énervez sa virilité. Cassez la voix du légiste, — qu'il ne puisse plus plaider le faux, — ni glapir ses arguties. Empestez le flamme — qui récrimine contre la chair, — et ne se croit pas lui-même. Faites tomber, — faites tomber le nez, gangrené jusqu'à l'os, — de celui qui, afin de poursuivre ses intérêts, — quitte la piste du bien public. Rendez chauves les rufians à

la tête frisée ; — et que les fanfarons épargnés par la guerre — vous doivent de souffrir. Infectez tous les hommes ; — que votre activité épuise et tarisse — la source de toute érection !... Voici encore de l'or. — Damnez les autres, et que cet or vous damne, — et que les fossés vous servent à tous de tombeaux !

PHRYNÉ ET TIMANDRA

— Encore des conseils et encore de l'argent, généreux Timon !

TIMON

— Commencez par vous prostituer encore, par faire le mal encore : je vous ai donné des arrhes.

ALCIBIADE

— Battez, tambours ! En marche sur Athènes !... Adieu, Timon. —
Si je réussis, je viendrai te revoir encore. 725

TIMON

— Si je ne suis pas déçu, je ne te reverrai jamais.

ALCIBIADE

Je ne t'ai jamais fait de mal.

TIMON

— Si fait, tu as dit du bien de moi.

ALCIBIADE

Et tu appelles cela un mal !

TIMON

— Un mal dont les hommes sont chaque jour victimes. Va-t'en, —
et emmène les lices avec toi. 730

ALCIBIADE

Nous ne faisons ici que le blesser... — Battez, tambours !

ALCIBIADE

Le tambour bat. Sortent Alcibiade, Phryné et Timandra.

TIMON

— Se peut-il qu'une nature, écœurée de l'ingratitude humaine, —
ait pourtant faim encore !...

TIMON

Il se remet à bêcher la terre.

APEMANTUS

— Encore un homme ! Horreur ! Horreur ! 735

APEMANTUS

— On m'a indiqué ta retraite. On rapporte — que tu affectes mes
manières, que tu les assumes.

TIMON

— C'est donc parce que tu n'as pas de chien — que je puisse imi-
ter !... Que la consommation te saisisse !

APEMANTUS

— Tout cela n'est chez toi qu'affectation, — une misérable et indigne mélancolie, causée — par un changement de fortune ! Pour-quoi cette bêche, ce séjour, — cet habit d'esclave et cet air soucieux ? — Tes flatteurs continuent de porter la soie, de boire du vin, de dormir mollement — et d'étreindre leurs belles malades parfumées : ils ne se souviennent plus — que Timon ait jamais existé ! N'outrage pas ces forêts — en affectant l'acrimonie d'un censeur. — Fais-toi flatteur à ton tour et tâche de prospérer — par ce qui t'a ruiné. Mets une charnière à ton genou ; — et que le moindre souffle de celui que tu courtiseras — emporte ton chapeau ! Vante son plus vicieux travers, — et déclare-le excellent. C'est le langage qu'on te tenait ; — et tu écoutais avec une oreille, complaisante comme le bonjour d'un cabaretier, — le premier chenapan venu. Il est bien juste — que tu deviennes un coquin ; si tu redevenais riche, — ce serait encore au profit des coquins. Ne cherche pas à me ressembler.

TIMON

— Si je te ressemblais, je me détruirais.

APEMANTUS

— Tu t'es perdu, en ne ressemblant qu'à toi-même : — insensés si longtemps, imbécile aujourd'hui ! Crois-tu donc — que le vent glacial, impétueux chambellan, — va t'apporter ta chemise chaude ? que ces arbres moussus — qui survivent à l'aigle, vont te suivre comme des pages — et se déplacer sur un signe de toi ! ⁷⁴⁰ que le froid ruisseau, — figé par la glace, va t'offrir un lait de poule matinal — pour réparer tes excès nocturnes ? Appelle les créatures — que leur nudité soumet à tous les outrages — d'un ciel acharné qui, sans vêtement, sans abri, — exposées au choc

des éléments, — vivent au gré de la nature : dis-leur de te flatter ;
— oh ! tu reconnaîtras...

TIMON

Un sot en toi. Va-t'en.

APEMANTUS

— Je t'aime maintenant plus que je ne t'ai jamais aimé.

TIMON

— Moi, je te hais davantage.

APEMANTUS

Pourquoi ?

TIMON

Tu flattes la misère.

745

APEMANTUS

— Je ne te flatte pas ; je dis que tu es un gueux.

TIMON

— Pourquoi viens-tu me chercher ?

APEMANTUS

Pour te vexer.

TIMON

— C'est toujours l'office ou d'un méchant ou d'un niais. — Y prends-tu plaisir ?

APEMANTUS

Oui.

750

TIMON

Tu es donc un coquin !

APEMANTUS

— Si tu avais adopté cette vie âpre et rigoureuse — pour châtier ton orgueil, ce serait bien ; mais tu — le fais forcément. Tu deviendrais courtisan, — si tu n'étais besoinneux. La misère résignée — vit mieux que l'opulence inquiète ; elle est plutôt exaucée. — L'une absorbe toujours sans jamais être rassasiée ; — l'autre est toujours comblée. La meilleure condition, sans le contentement, — est un état de détresse et de malheur — pire que la pire condition, accompagnée de contentement. — Tu devrais souhaiter de mourir, misérable que tu es.

APEMANTUS

— Es-tu donc toujours fier ?

TIMON

Je le suis de n'être pas toi.

APEMANTUS

— Et moi, de n'avoir pas été un prodige.

755

TIMON

Et moi, d'en être un encore. — Quand tout mon avoir serait contenu en toi, — je te permettrais de t'aller pendre. Va-t'en. — Que toute la vie d'Athènes n'est-elle dans ceci ! — Voici comme je la dévorerais.

TIMON

Il mange une racine.

APEMANTUS

Tiens ; je veux améliorer ton repas.

TIMON

— Commence par améliorer ma société, en t'éloignant.

APEMANTUS

— C'est la mienne que j'améliorerai, en me privant de la tienne. 760

TIMON

— Au lieu de l'améliorer par là, tu l'empireras ; — s'il n'en était pas ainsi, je le regretterais.

APEMANTUS

— Quel message as-tu pour Athènes ?

TIMON

— Qu'un tourbillon t'y emporte ! Si tu veux, — dis-leur que j'ai de l'or ; tiens, j'en ai.

APEMANTUS

— Ici l’or ne sert à rien.

TIMON

Il n’en est que meilleur et plus pur : — car ici il sommeille, et ne
soudoie pas le mal. 765

APEMANTUS

— Où couches-tu la nuit, Timon ?

TIMON

Sous ce qui est au-dessus de moi. — Où te nourris-tu le jour, Ape-
mantus ?

APEMANTUS

Là où mon estomac trouve ses aliments, ou plutôt là où je les
mange.

TIMON

Que le poison n’est-il obéissant et ne connaît-il mon désir !

APEMANTUS

Où l’enverrais-tu ? 770

TIMON

Assaisonner tes plats.

APEMANTUS

Tu n'as pas connu le juste milieu de la vie, mais les deux extrêmes opposés. Quand tu étais dans tes dorures et tes parfums, tu faisais rire de toi par ton excessive délicatesse ; tu l'as perdue sous ta gueulle, et tu te fais mépriser par l'excès contraire. Voici un limon pour toi, mange-le.

TIMON

Je ne me nourris pas de ce que je déteste.

APEMANTUS

Est-ce que tu détestes le limon ?

TIMON

Oui, le limon que tu offres : c'est de la fange.

775

TIMON

As-tu jamais connu un homme qui, sans les moyens dont tu parles, ait été aimé ?

APEMANTUS

Oui, moi-même.

TIMON

Je te comprends ; tu as eu les moyens de nourrir un chien.

APEMANTUS

Quelle est la créature au monde qui, selon toi, se rapproche le plus du flatteur ?

TIMON

La femme en approche le plus ; mais l'homme, l'homme est la flatterie même. Et que ferais-tu du monde, Apemantus, s'il était 780 en ton pouvoir ?

APEMANTUS

Je le livrerais aux bêtes, pour être débarrassé des hommes.

TIMON

Voudrais-tu toi-même succomber dans la destruction des hommes pour rester bête avec les bêtes ?

APEMANTUS

Oui, Timon.

APEMANTUS

Si tu pouvais me plaire en me parlant, pour le coup tu aurais réussi. La république d'Athènes est devenue une forêt de bêtes.

TIMON

Eh quoi ! l'âne a-t-il franchi la muraille, que te voilà hors de la ville ! 785

APEMANTUS

Voici venir un peintre et un poète. Que la peste de leur compagnie fonde sur toi. J'ai peur de l'attraper et je me sauve. Quand je ne saurai que faire, je viendrai te revoir.

TIMON

Quand il n'y aura plus que toi de vivant, tu seras le bienvenu. J'aimerais mieux être le chien d'un mendiant qu'Apemantus.

APEMANTUS

Tu es le prince de tous les fous vivants.

TIMON

— Que n'es-tu assez propre pour qu'on crache sur toi !

APEMANTUS

— La peste soit de toi ! tu es au-dessous des malédictions.

790

TIMON

— Tous les coquins sont purs auprès de toi.

APEMANTUS

— Il n'y a de lèpre que dans ta parole...

TIMON

— Quand je te nomme. — Je te battrais volontiers, mais j'infecterais mes mains.

APEMANTUS

— Je voudrais sur ma parole les faire tomber en pourriture.

TIMON

— Arrière, engeance de chien galeux ! — Je me meurs de colère à
te voir vivant ; — je me trouve mal à ton aspect. 795

APEMANTUS

Puisses-tu crever !

TIMON

Arrière, — fastidieux coquin ! je regrette de perdre une pierre pour
toi.

TIMON

Il lui jette une pierre.

APEMANTUS

Brute !

TIMON

Misérable ! 800

APEMANTUS

Crapaud !

TIMON

Coquin, coquin, coquin !

TIMON

Apemantus fait mine de se retirer et se cache.

TIMON

— Je suis écoeuré de ce monde hypocrite ; et je n'en veux accepter
— que les nécessités essentielles. — Donc, Timon, creuse sur le
champ ta tombe ; — choisis, pour y reposer, un lieu où la blanche
écume de la mer puisse fouetter — chaque jour ta pierre tumulaire ;
compose ton épitaphe, — en sorte que ta mort nargue la vie des
autres !...

TIMON

Il regarde de l'or.

805

APEMANTUS

Ainsi soit-il, — mais après ma mort !

APEMANTUS

Il s'avance.

APEMANTUS

Je dirai que tu as de l'or ; — et tu seras bientôt accablé de visites.

TIMON

Accablé ?

APEMANTUS

Oui.

810

TIMON

— Tourne-moi le dos, je t'en prie.

APEMANTUS

Vis et attache-toi à ta misère.

TIMON

— Toi, vis longtemps et meurs attaché à la tienne !

TIMON

Apemantus sort.

TIMON

J'en suis quitte... — Encore des êtres à face humaine !... Mange,
Timon, en les maudissant.

815

PREMIER BANDIT

Où peut-il avoir eu cet or ? c'est quelque pauvre débris, quelque
chétif reste de sa fortune. Le besoin d'argent et la défection de ses
amis l'ont jeté dans cette mélancolie.

DEUXIÈME BANDIT

Le bruit court qu'il a un immense trésor.

TROISIÈME BANDIT

Faisons une tentative sur lui. S'il n'y tient pas, il nous le livrera fa-
cilement ; s'il le garde en avare, comment l'obtiendrons-nous ?

DEUXIÈME BANDIT

C'est juste ; car il ne le porte pas sur lui : son trésor est caché.

PREMIER BANDIT

N'est-ce pas lui ?

820

BANDITS

Où ?

DEUXIÈME BANDIT

C'est bien son signalement.

TROISIÈME BANDIT

C'est lui ; je le reconnais.

BANDITS

Salut, Timon !

TIMON

Eh bien, voleurs ?

825

BANDITS

Voleurs ? non. Soldats !

TIMON

Vous êtes voleurs et soldats, et de plus fils de la femme.

BANDITS

— Nous ne sommes pas des voleurs, mais des gens fort besoigneux.

PREMIER BANDIT

— Nous ne pouvons pas vivre d'herbe, de baies et d'eau, — comme les bestiaux, les oiseaux et les poissons.

TIMON

Il rentre dans sa caverne.

830

TROISIÈME BANDIT

Il m'a presque désenchanté de ma profession, en m'y encourageant.

PREMIER BANDIT

C'est par haine du genre humain qu'il nous conseille ainsi ; ce n'est point pour nous voir prospérer dans notre état.

DEUXIÈME BANDIT

Je veux le croire comme je croirais un ennemi, et renoncer à mon métier.

PREMIER BANDIT

Attendons que la paix soit rétablie dans Athènes. Il n'est pas de temps si misérable où l'homme ne puisse devenir honnête.

PREMIER BANDIT

Les bandits sortent.

835

FLAVIUS

Ô dieux ! — Est-ce bien là monseigneur, cet homme méprisé, ruiné, — en proie à la dégradation et au délabrement ? Ô monument — prodigieux de bonnes actions mal distribuées ! — Quelle déchéance a — causé une détresse désespérée ! — Quoi de plus vil sur la terre que des amis — qui peuvent entraîner les plus nobles âmes à la fin la plus honteuse ! — Triste nécessité propre à cette époque — que l'homme en soit réduit à aimer ses ennemis ! — Oui, puissé-je à jamais aimer et rechercher — les haines qui me veulent du mal, plutôt que les dévouements qui m'en font !... — Il m'a aperçu : je vais lui présenter — ma loyale douleur, et, comme à mon seigneur, — lui consacrer ma vie... Mon très-cher maître !

FLAVIUS

Timon sort de sa grotte.

TIMON

— Arrière ! qui es-tu ?

FLAVIUS

M'avez-vous oublié, monsieur ?

TIMON

— Pourquoi demandes-tu cela ? J'ai oublié tous les hommes : — si⁸⁴⁰
donc tu avoues être un homme, je t'ai oublié.

FLAVIUS

— Votre pauvre et honnête serviteur !

TIMON

Alors je ne te reconnais pas. — Je n'ai jamais eu un honnête homme auprès de moi ; jamais je — n'ai entretenu que des marauds pour servir à manger à des coquins.

FLAVIUS

Les dieux m'en sont témoins, — jamais pauvre intendant ne déplo-
ra plus sincèrement — la ruine de son maître que moi la vôtre.

TIMON

— Quoi ! tu pleures !... approche... Alors je t'aime, — parce que tu es une femme et que tu répudies — cette virilité de pierre qui n'a de larmes — que pour la luxure et le rire. La pitié est endormie : — étrange génération qui pleure de rire et non de pleurer !

FLAVIUS

— Mon bon seigneur, je vous conjure de me reconnaître, —
d'agréer ma douleur, et, tant que durera ce pauvre pécule, — de 845
me garder pour intendant.

FLAVIUS

Il lui offre une sacoche pleine d'argent.

FLAVIUS

— Non, mon digne maître ; dans votre cœur — le doute et le soupçon, hélas ! trouvent place trop tard ; — vous auriez dû vous défier d'un monde perfide, quand vous étiez en fête ; — mais le soupçon arrive toujours quand tout est perdu. — Le ciel le sait, ma démarche n'est qu'un acte d'affection, — de respect et de zèle pour votre âme

incomparable, — de sollicitude pour votre subsistance et votre entretien : et, croyez-le, — mon très-honoré seigneur, — tous les bénéfices qui s'offrent à moi — dans l'avenir, comme dans le présent, — je consentirais à les abandonner — pourvu seulement que vous eussiez le pouvoir et les moyens — de me dédommager par le spectacle de votre richesse !

TIMON

— Regarde et sois satisfait !... Honnête homme unique, — tiens, prends ceci.

TIMON

Il lui donne de l'or.

FLAVIUS

— Oh ! laissez-moi rester et vous consoler, mon maître !

850

TIMON

Si tu redoutes les malédictions, — ne reste pas ; fuis, tandis que tu es béni et sauf. — Ne revois jamais l'homme, et que je ne te revoie jamais.

TIMON

Ils se séparent.

TIMON

‌

SCÈNE XIV

(Devant la caverne de Timon.)

PEINTRE

Si j'ai pris bonne note de l'endroit, sa demeure ne doit pas être éloignée.

PEINTRE

le poète .

855

PEINTRE

Que faut-il penser de lui ? Devons-nous tenir pour vraie la rumeur qu'il regorge d'or ?

PEINTRE

C'est certain. Alcibiade l'affirme ; Phryné et Timandra ont eu de l'or de lui ; il a également enrichi de ses largesses de pauvres soldats maraudeurs. On dit qu'il a donné à son intendant une forte somme.

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

Alors cette banqueroute n'était qu'une feinte pour éprouver ses amis.

PEINTRE

Pas autre chose. Vous le verrez de nouveau porter la palme dans Athènes, aussi florissant que les plus grands. Donc nous ne ferons pas mal de lui offrir nos services dans sa prétendue détresse. Cela aura l'air honnête de notre part, et pourra bien combler l'espoir qui nous attire ici, si les bruits qui courent sur sa richesse sont exacts et véridiques. 860

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

Qu'avez-vous à lui offrir, à présent ?

PEINTRE

Rien que ma visite pour le moment ; seulement je lui prometterai un chef-d'œuvre.

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

Je le servirai de la même façon, et lui parlerai d'un projet que j'ai pour lui. 865

PEINTRE

Excellent ! Promettre est tout à fait du bel air ; cela ouvre les yeux de la curiosité. Exécuter est toujours un acte inférieur ; et, excepté parmi les gens les plus naïfs et les plus simples, tenir sa parole est

tout à fait hors d'usage. La promesse est ce qu'il y a de plus courtois et de plus fashionable ; l'exécution est une sorte de codicille ou de testament qui atteste une maladie grave dans le jugement de l'auteur.

TIMON

Excellent artiste ! tu ne saurais peindre un homme aussi hideux que toi.

TIMON

le poète .

TIMON

Je me demande quel ouvrage je dirai avoir préparé pour lui. Ce devra être une personnification de lui-même ; une satire contre la mollesse de la prospérité, avec une dénonciation des innombrables flatteries qui poursuivent la jeunesse et l'opulence.

TIMON

Veux-tu donc figurer pour un misérable dans ton propre ouvrage ? Veux-tu donc flageller tes propres vices sous le nom des autres ? Fais-le ; j'ai de l'or pour toi. ⁸⁷⁰

TIMON

le poète .

TIMON

Çà, cherchons-le.

TIMON

Nous péchons contre notre intérêt. Quand, sur la voie d'un profit, nous nous attardons.

PEINTRE

C'est juste.

PEINTRE

Tandis que le jour te favorise, avant la nuit aux sombres profondeurs. Trouve ce que tu veux à la libre clarté du généreux soleil. ⁸⁷⁵

PEINTRE

Venez.

TIMON

— Je vais vous rencontrer au prochain détour. Quel dieu que cet or — qui est adoré dans un temple plus abject — qu'une souille à truie ! — Or, c'est toi qui équipes le navire et qui laboures la vague, — toi qui confères à un misérable le respect et l'admiration ! — À toi le culte des hommes ! et puissent les saints — qui n'obéissent qu'à toi être couronnés de fléaux ! — Allons au-devant d'eux.

TIMON

Il s'avance.

TIMON

le poète .

TIMON

— Salut, digne Timon !

880

PEINTRE

Notre ancien et noble maître !

TIMON

— Ai-je donc assez vécu pour voir deux honnêtes gens ?

TIMON

le poète .

TIMON

— Laissez-la toute nue ; on ne la verra que mieux. — Honnêtes comme vous l'êtes, votre caractère — fait connaître et ressortir le leur.

PEINTRE

Lui et moi, — nous avons fait notre chemin sous l'averse de vos bienfaits, — et nous en sommes pénétrés jusqu'au cœur.

885

TIMON

Ouais, vous êtes d'honnêtes gens.

PEINTRE

— Nous sommes venus jusqu'ici vous offrir nos services.

TIMON

— Hommes honnêtes ! Ah ! comment m'acquitterai-je envers vous ? — Pouvez-vous manger des racines et boire de l'eau froide ? Non.

TIMON

le poète et le peintre.

TIMON

— Tout ce que nous pourrons faire, nous le ferons pour vous rendre service.

890

TIMON

— Vous êtes d'honnêtes gens. Vous avez appris que j'avais de l'or ; — oui, j'en suis sûr. Avouez la vérité : vous êtes d'honnêtes gens.

PEINTRE

— On le dit, mon noble seigneur ; mais ce n'est pas pour cela — que nous sommes venus, mon ami et moi.

TIMON

— Bonnes gens ! honnêtes gens !...

TIMON

Au peintre.

PEINTRE

Passablement, passablement, monseigneur.

895

TIMON

Je dis ce qui est, mon cher.

TIMON

Au poète .

TIMON

Quant à tes fictions, — le vers y coule avec un nombre si gracieux et si aisé, — que tu restes naturel, même dans ton art. — Mais, malgré tout cela, mes honnêtes amis, — je dois vous le dire, vous avez un petit défaut. — Morbleu ! il n'a rien en vous de monstrueux ; et je ne désire même pas — que vous preniez la peine de vous en corriger.

TIMON

le peintre et le poète .

TIMON

Nous supplions Votre Honneur — de nous le faire connaître. 900

TIMON

Vous le prendrez mal.

TIMON

le peintre et le poète .

TIMON

— Nous vous en saurons le meilleur gré, monseigneur.

TIMON

Bien vrai ?

TIMON

le peintre et le poète .

905

TIMON

— N'en doutez pas, digne seigneur.

TIMON

— Eh bien, chacun de vous se fie à un coquin — qui le trompe effrontément.

TIMON

le peintre et le poète .

TIMON

Vous croyez, monseigneur ?

PEINTRE

— Je ne connais personne qui soit ainsi, monseigneur.

910

PEINTRE

le poète .

PEINTRE

Ni moi.

TIMON

— Écoutez, je vous aime beaucoup ; je vous donnerai de l'or, — mais chassez-moi ces misérables de votre compagnie ; — pendez-les, poignardez-les, noyez-les dans les latrines, — exterminatez-les par un moyen quelconque, et venez à moi : — je vous donnerai de l'or à foison.

TIMON

le peintre et le poète .

TIMON

Nommez-les, monseigneur, faites-les connaître.

915

TIMON

— Allez, vous, d'un côté, et vous, de l'autre ; vous serez encore deux ensemble : — chacun de vous, mis à part et isolé, — n'en aura pas moins dans sa compagnie un archi-scélérat.

TIMON

Montrant le poète au peintre.

TIMON

— Si tu ne veux pas que, là où tu es, il y ait deux scélérats, — n'approche pas de lui.

TIMON

Montrant le peintre au poète .

TIMON

Si tu veux que, là où tu résides, — il n'y ait qu'un scélérat, eh bien, quitte-le ! — Arrière ! décampez ! vous veniez chercher de l'or ; en voilà, misérables ! — Vous avez un travail pour moi : en voilà le paiement ! Arrière !... — Vous êtes alchimistes ; faites de l'or avec ça. — Loin d'ici, chiens infâmes ! 920

TIMON

Il les chasse à coups de pierres et rentre dans sa caverne.

PREMIER SÉNATEUR

Menez-nous à sa caverne. — Nous sommes tenus par notre promesse aux Athéniens — de parler à Timon.

DEUXIÈME SÉNATEUR

En toutes les circonstances — les hommes ne sont pas les mêmes. C'est le temps avec ses malheurs — qui l'a fait ce qu'il est. Que le temps, d'une main plus propice, — lui rende la fortune de ses premiers jours, — et peut-être le referra-t-il tel qu'il était. Menez-nous à lui, — et advienne que pourra.

FLAVIUS

Voici sa caverne. — Que la paix et le contentement soient ici !... Seigneur Timon ! Timon ! — Montrez-vous et parlez à des amis. Les Athéniens — vous envoient saluer par deux de leurs plus respectables sénateurs. — Parlez-leur, noble Timon.

TIMON

— Ô toi, soleil secourable, brûle !... Parlez, pendards ! — Que toute vérité dite par vous vous fasse une ampoule ! Que tout mensonge cautérise — votre langue jusqu'à la racine — et la consume, à peine proféré !

925

PREMIER SÉNATEUR

Digne Timon...

TIMON

— Oui, digne de votre société comme vous de la sienne !

DEUXIÈME SÉNATEUR

— Les sénateurs d'Athènes te saluent, Timon.

TIMON

— Je les remercie, et volontiers je leur renverrais la peste, — si je pouvais l'attraper pour eux.

PREMIER SÉNATEUR

Oh ! oublie — une injure que nous déplorons nous-mêmes. — Les sénateurs, dans un concert d'amour, — te réclament à Athènes, te réservant — des dignités spéciales qui, devenues vacantes, veulent — être revêtues et portées par toi.

930

DEUXIÈME SÉNATEUR

Ils confessent — que l'ingratitude à ton égard a été trop générale, trop grossière. — Le peuple, qui si rarement — se rétracte, sent lui-même — combien il a besoin des secours de Timon, et appréhende

— sa propre ruine, s'il refuse ses secours à Timon ; — aussi nous charge-t-il de l'offrir, avec l'aveu de ses regrets, — une compensation plus que suffisante — pour faire contre-poids à l'offense ; — une somme d'affection et de richesses — qui doit effacer nos torts de ton cœur — et y inscrire l'expression de notre amour — en chiffres indélébiles.

TIMON

Vous m'ensorcelez. — Vous m'entraînez jusqu'à l'extrême bord des larmes. — Donnez-moi le cœur d'un niais et les yeux d'une femme, — et ces consolations, digne sénateur, vont me faire pleurer de joie.

PREMIER SÉNATEUR

— Ainsi donc veuillez revenir parmi nous — et prendre en main la capitainerie d'Athènes, ta patrie et la nôtre. — Tu seras accueilli par des actions de grâces, — investi du pouvoir absolu, et ton noble nom — aura une autorité suprême. Ainsi nous aurons bientôt repoussé — les approches furieuses de cet Alcibiade, — qui, comme un sanglier farouche, déracine — la paix de sa patrie...

DEUXIÈME SÉNATEUR

Et brandit son épée menaçante — contre les murs d'Athènes.

PREMIER SÉNATEUR

Ainsi, Timon...

935

TIMON

— Soit ! monsieur, je consens ; ainsi, monsieur, je consens. Écoutez : — Si Alcibiade tue mes concitoyens, — faites savoir à Alcibiade, de la part de Timon, — que cela est égal à Timon. Mais s'il

saccage la belle Athènes, — s'il traîne par la barbe nos augustes vieillards, — s'il livre nos vierges saintes aux outrages — d'une guerre infâme, brutale et forcenée, — eh bien, faites-lui savoir

(et répétez-lui les paroles mêmes de Timon)

TIMON

, — que, dans ma pitié pour nos vieillards et nos jeunes filles, — je ne puis m'empêcher de lui dire que... cela m'est égal. — Qu'il le prenne comme il voudra. Vous, ne vous inquiétez pas des couteaux, — tant que vous aurez des gorges à offrir. Quant à moi, — il n'y a pas dans le camp des rebelles une lame — qui ne soit plus précieuse à ma tendresse que — la gorge la plus vénérable d'Athènes. Sur ce, je vous abandonne — à la protection des dieux propices, — comme des voleurs aux geôliers.

FLAVIUS

Retirez-vous : tout est inutile.

TIMON

— Tenez, j'étais en train d'écrire mon épitaphe ; — on la verra demain. La longue maladie — de ma santé et de ma vie commence à céder, — et le néant va me donner tout. Allez, vivez ! — qu'Alcibiade soit votre fléau ; soyez le sien, — et que cela dure longtemps.

PREMIER SÉNATEUR

Nous parlons en vain.

940

TIMON

— Et pourtant j'aime ma patrie, et ne suis pas — homme à me réjouir du naufrage public, — comme le prétend le bruit public.

PREMIER SÉNATEUR

Voilà qui est bien parlé.

TIMON

— Recommandez-moi à mes aimables compatriotes.

PREMIER SÉNATEUR

— Ces mots sont dignes des lèvres par lesquelles ils passent.

DEUXIÈME SÉNATEUR

— Et ils entrent dans notre oreille, comme de grands victorieux
— sous la porte triomphale. 945

TIMON

Recommandez-moi bien à eux, — et dites-leur que, pour les délivrer de leurs chagrins, — de leur crainte des coups ennemis, de leurs souffrances, de leurs détresses, — de leurs peines d'amour et de toutes les douleurs incidentes — qui assaillent le fragile vaisseau de notre nature — dans le voyage hasardeux de la vie, je veux leur rendre un service ; — je veux les mettre à même de prévenir la furie du farouche Alcibiade.

DEUXIÈME SÉNATEUR

— Voilà qu'il me plaît : il nous reviendra.

TIMON

— J’ai ici, dans mon clos, un arbre — que pour ma propre commodité je suis obligé d’abattre, — et que je ne dois pas tarder à couper. Dites à mes amis, — dites aux Athéniens, grands et petits, — en suivant l’ordre hiérarchique, que quiconque désire — mettre fin à son affliction, se dépêche — de venir ici pour se pendre, avant que la hache ait frappé mon arbre. — Je vous en prie, transmettez mon message.

FLAVIUS

— Ne le troublez plus ; vous le trouverez toujours le même.

TIMON

— Ne revenez plus près de moi ; mais dites aux Athéniens — que Timon a construit son éternelle demeure — sur une plage, voisine du flot salé, — qu’une fois par jour de son écume soulevée — couvrira la vague turbulente. Venez là, — et que la pierre de mon tombeau devienne votre oracle !... — Lèvres, laissez expirer les 950
paroles amères, et s’éteindre ma voix. — Que la peste et la contagion soient les correctifs du mal. — Que le tombeau soit le travail unique de l’homme, et la mort son salaire ! — Soleil, cache tes rayons, Timon a cessé de régner.

TIMON

Il sort.

PREMIER SÉNATEUR

— Son ressentiment est immuablement — accouplé à sa nature.

DEUXIÈME SÉNATEUR

— Notre espérance en lui est morte : rentrons, — et cherchons quel autre moyen nous reste — dans cet affreux péril.

PREMIER SÉNATEUR

Il est urgent de nous hâter.

PREMIER SÉNATEUR

Ils sortent.

955

PREMIER SÉNATEUR

‌

SCÈNE XV

(Sous les murs d'Athènes.)

PREMIER SÉNATEUR

— Ta révélation est pénible : ses forces — sont-elles aussi considérables que tu le dis ?

MESSAGER

Je les ai estimées au plus bas ; — d'ailleurs, sa rapidité promet — une approche immédiate.

DEUXIÈME SÉNATEUR

— Nous sommes fort compromis s'ils n'amènent pas Timon.

MESSAGER

— J’ai rencontré un courrier, mon ami ancien ; — quoique nous appartenions à deux partis opposés, — notre vieille affection nous a fait une intime violence, — et nous nous sommes parlé amicalement. Ce cavalier allait — de la part d’Alcibiade à la caverne de Timon — avec une dépêche pressant celui-ci — de concourir à la guerre contre votre cité, — guerre entreprise en partie pour le venger. 960

PREMIER SÉNATEUR

Voici venir nos frères.

TROISIÈME SÉNATEUR

— Ne parlez plus de Timon ; n’attendez plus rien de lui. — On entend le tambour de l’ennemi, et son redoutable élan — encombre l’air de poussière. Rentrons pour nous préparer. — Notre ennemi est le piège qui, je le crains, causera notre chute.

TROISIÈME SÉNATEUR

Ils sortent.

TROISIÈME SÉNATEUR

‌

SCÈNE XVI

(Devant le tombeau de Timon au bord de la mer. — On aperçoit la caverne qu’il habitait.)

SOLDAT

Il sort.

965

SOLDAT

‌

SCÈNE XVII

(Sous les murs d'Athènes.)

ALCIBIADE

Annoncez à cette ville lâche et voluptueuse — notre terrible approche.

SÉNATEURS

— Jusqu'à ce jour vous avez vécu et employé le temps — avec toute licence, faisant de votre volonté — la norme de la justice ; jusqu'à ce jour, moi et tous ceux — qui sommeillaient à l'ombre de votre pouvoir, — nous avons erré les bras croisés, exhalant — en vain nos souffrances. Maintenant le temps est mûr ; et l'énergie trop longtemps courbée de l'homme fort — se redresse en criant : Assez ! La vengeance hors d'haleine — va s'affaïsser pantelante sur vos fauteuils de repos ; — et l'insolence poussive va perdre le souffle — dans l'épouvante d'une fuite effarée.

DEUXIÈME SÉNATEUR

Nous avons aussi tenté — de réconcilier le méconnaissable Timon avec notre cité — par un humble message et de magnifiques offres.

— Nous n’avons pas tous été ingrats, et nous ne méritons pas —
une extermination en masse.

PREMIER SÉNATEUR

Nos murailles — n’ont pas été érigées par les mains de ceux —
qui t’ont outragé ; et ces outrages ne sont pas de telle nature —
que nos grandes tours, nos trophées et nos écoles doivent être
abattus — pour les torts de quelques-uns. 970

DEUXIÈME SÉNATEUR

D’ailleurs ils ne vivent plus, — ceux qui furent les instigateurs de
ton exil ; — honteux d’avoir manqué de sagesse, le désespoir — leur
a brisé le cœur. Entre, noble seigneur, — entre dans notre cité, tes
bannières au vent, — et décime-la ! Oui, — si la vengeance est affa-
mée de — ce qui fait horreur à la nature, prélève la dîme du trépas.
— Que les dés marqués de noir décident de nos destinées, — et pé-
rissent les victimes qu’ils marqueront.

PREMIER SÉNATEUR

Tous ne sont pas coupables ; — il n’est pas équitable de se venger
des morts — sur les vivants ; ainsi qu’une terre, le crime — n’est pas
héréditaire. Donc, cher compatriote, — fais entrer tes troupes, mais
laisse ta rage aux portes ; — épargne Athènes, ton berceau, et ces
parents — que, dans l’explosion de ta fureur, tu frapperais — avec
ceux qui t’ont offensé ; pareil au pasteur, — approche du troupeau
et délivre-le des ouailles infectées, — mais ne le tue pas tout entier.

DEUXIÈME SÉNATEUR

Ce que tu veux, — tu l’obtiendras avec ton sourire plus aisément —
que tu ne le trancheras avec ton épée .

PREMIER SÉNATEUR

Touche seulement du pied — nos portes fortifiées, et elles vont s'ouvrir, — si ta magnanimité, précédant tes pas, — nous déclare que tu entres en ami.

DEUXIÈME SÉNATEUR

Jette ton gantelet, — ou tout autre gage d'honneur, comme un garant — que tu emploieras tes forces au redressement de tes griefs — et non à notre ruine, et ton armée tout entière — fera son havre de notre cité, jusqu'à ce que nous ayons — pleinement satisfait à tes désirs. 975

ALCIBIADE

Eh bien, voici mon gantelet ! — Descendez et ouvrez vos portes inattaquées. — Ceux des ennemis de Timon et des miens — que vous-mêmes désignerez pour le châtiment, — ceux-là seuls succomberont ; et pour rassurer vos inquiétudes — sur mes généreuses intentions, je déclare que pas un de mes hommes — ne quittera son poste et ne troublera le cours — de la justice régulière dans l'enceinte de votre cité, — sans encourir, devant vos lois publiques, — la plus terrible responsabilité.

DEUX SÉNATEURS

Voilà le plus noble langage.

ALCIBIADE

— Descendez et tenez parole.

ALCIBIADE

Les sénateurs descendent et ouvrent les portes.

SOLDAT

Mon noble général, Timon est mort. — Il est inhumé au bord extrême de la mer ; — sur la pierre tumulaire est une inscription
que — j’ai moulée sur la cire... Cette molle empreinte — supplée-⁹⁸⁰
ra à ma malheureuse ignorance.

ALCIBIADE

Ci-gît un corps misérable, séparé d’une âme misérable. Ne cherchez pas mon nom. Que la peste vous consume, ﻿ Chétifs méchants qui restez après moi ! Ci-gît Timon, qui détesta tous les hommes vivants : Passant, maudis-moi à ta guise, mais passe sans t’arrêter.

ALCIBIADE

— Voici qui exprime bien tes derniers sentiments. — Tu n’avais que de l’horreur pour nos douleurs humaines, — que du dédain pour les effluves de notre cervelle, pour ces larmes que verse — notre égoïste nature ; mais une grande pensée — t’inspira, quand tu voulus que le vaste Neptune pleurât à jamais, — sur ton humble tombeau, des fautes pardonnées. Mort — est le noble Timon ; et nous nous réservons — d’honorer sa mémoire. Conduisez-moi dans votre cité ; — je veux allier l’olive à mon glaive, — je veux que la guerre engendre la paix, que la paix réprime la guerre, et que l’une — soit le remède souverain de l’autre. — Battez, tambours.

ALCIBIADE

Ils sortent.

ALCIBIADE

fin de timon d'athènes.

ALCIBIADE

‌

985